



# LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

*Aussi longtemps que les choses iront systématiquement mal, je continuerai systématiquement à dire qu'elles ne vont pas bien —*  
Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur : Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal  
Case postale 20, Station "N" — Tél. \*PLateau 8471

Rédacteur en chef : Emile-Charles Hamel

## IL FAUDRA BÂTIR SUR LES RUINES

Au moment où j'écris ces lignes, la swastika flotte sur Paris. Vous savez ce que signifie ce drapeau pour nous, Canadiens de langue française, qui avons tiré de la France ce que nous avons de mieux, non seulement notre sang, mais notre culture, nos façons de voir, de penser, de réagir devant la vie. Nos plus grandes joies intellectuelles et artistiques nous viennent de là. C'était le rêve de chacun de nous d'aller, de temps à autre, nous retenir dans la ville-lumière. Ce rêve vole en éclats.

Il faut pourtant puiser dans l'avenir des raisons de vivre et d'espérer. Nous sommes des Canadiens ayant tout, et il s'agit pour nous de bâtir, en marge des vieilles civilisations qui courent, une patrie nouvelle, où refleuriront les forces économiques et culturelles du monde. Quelle que soit l'issue de la guerre actuelle, le Canada se doit à lui-même et doit à toute l'Amérique de prendre rang parmi les grandes nations forgées dans la douleur, la liberté et l'indépendance.

La guerre nous aura du moins donné l'occasion — que nous devons saisir avec empressement — de donner au Canada une population conforme à ses ressources, à son étendue et à sa trop vaste organisation économique. Il ne tient qu'à nous d'héberger, en quelques années, quinze à vingt millions de citoyens nouveaux, que l'orage européen aura jetés dans l'Atlantique. Là-bas, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont été délogés de leurs foyers. Ruines, harassés, désespérés, ils ont marché sur les routes balayées par la mitraille. Ils ont vu sous la haine des harlots qui venaient voler leur pays, démolir leurs maisons et brûler leurs cités. Ces victimes de la barbarie comptent parmi les meilleurs éléments de l'espèce humaine.

Le Canada n'a jamais été dévasté par une grande guerre. Il ne faut pas comparer à l'horreur du conflit actuel nos petites batailles avec les sauvages et même les conquérants britanniques. Une heure de combat actuel dépasse en intensité, en massacre et en sang versé plusieurs années de combats anciens. C'est dire que l'Amérique du Nord est aujourd'hui la seule patrie du monde où l'on ait joui d'une paix assez prolongée pour en connaître le prix. Ces paroles abominables du gangster No 2, Musolini: "La guerre est à l'homme ce que la maternité est à la femme," font frissonner d'épouvante et d'indignation tous les Nord-Américains, car nous savons, nous, que l'assassinat collectif est le crime suprême.

A cause de cette habitude de la paix, de cet amour de la paix, les éléments les plus honnêtes de l'Europe voudront venir chez nous. Et nous ne pouvons refuser, sans nous montrer inhumains, sans pécher contre l'esprit de solidarité qui nous unit à nos frères souffrants, d'ouvrir à ceux-ci les portes de notre pays. Laissez venir à nous autant de Belges, de Français, de Hollandais, de Danois, de Scandinaves, d'Écossais et autres nordiques qui voudront partager notre vie nationale. Tous les peuples nordiques — mieux adaptés que les autres à notre climat — devraient recevoir chez nous la plus large hospitalité. Nous pourrions les rejurer, et ils pourraient nous infuser l'esprit

civilisateur transmis chez eux, de génération en génération, depuis des siècles.

Le Canada n'a pas assez de sang: il souffre d'anémie. Pour dix millions d'habitants, nous avons dix gouvernements énormes, sans compter des milliers de petites administrations cancéreuses, qui épuisent les ressources vives de la nation. Deux chemins de fer, poussant, chacun, trois à quatre mille milles de rails à travers le pays, portent leurs wagons à moitié vides, dans nos plaines désertiques. Nous dépensons environ \$100,000,000 par année pour la confection de nos chemins, et nous devons entretenir une chaussée de 500,000 milles, sans compter les ponts les plus coûteux.

Sur une production nette de \$2,970,000,000, force nous est d'exporter, pour vivre, près de \$1,000,000,000 en marchandises diverses, soit plus du tiers. Tant il est vrai que nous dépendons des marchés extérieurs à tel point que nous devons souffrir plus que tout autre pays des crises survenues à l'étranger. Il n'est pas bon que le commerce extérieur soit trop à l'avantage d'un pays. L'expérience démontre qu'à la longue ce pays subit des pertes énormes. Il suffit de la moindre altération des mœurs sociales et des lois économiques, en pays débiteur, pour infliger de désastres financiers au pays créancier. A ce sujet, l'histoire du dernier quart de siècle est remplie d'enseignements tragiques.

Nous avons donc déjà une organisation faite pour une population de quarante millions d'hommes. Il nous faut ce capital humain, car c'est lui qui formera notre marché. Il nous faut des consommateurs pour notre papier, notre blé et autres produits agricoles, nos richesses minérales, nos articles manufacturés; il nous faut des voyageurs sur nos chemins de fer, des promeneurs sur nos routes, des habitants sur nos terres, des lecteurs pour nos journaux, des acheteurs pour nos annonceurs, des locataires pour nos maisons et notre industrie du bâtiment; il nous faut les cerveaux et les mains habitués aux plus fines techniques du vieux monde; il nous faut aussi la culture et l'art, l'amour de l'étude, de la recherche, l'ambition du penseur et du créateur. Notre marché, il est là! Inutile d'aller le chercher au delà des mers.

Qu'on fasse entrer les hommes à millions dans le pays! On y verra une activité telle, un déploiement de richesses économiques et culturelles d'une telle valeur, que nous n'aurons pas à nous inquiéter, pour cent ans à venir, des tourments du monde.

Des pessimistes prétendent que la chose est, sinon impossible, du moins dangereuse. Ils sont de piètres prophètes. Qu'on mette autant d'énergie à peupler notre terre qu'on en met, en certains pays, à dépeupler le monde, et le succès d'une telle entreprise ne fait aucun doute. Il suffira de recourir à une économie dirigée, de régulariser de façon plus intelligente la distribution du travail et des produits, pour faire du Canada le pays le plus puissant de l'Amérique après les États-Unis. Et qui sait si cette œuvre humaine entre toutes ne se fera pas avec l'étroite collaboration de nos voisins?

Jean-Charles HARVEY



## AVEC LE SOURIRE

### Le vieux sang

Il est infiniment regrettable que la France se soit trouvée entre les mains de vieillards au moment le plus tragique de son histoire. Weygand peut avoir beaucoup de vitalité, mais il ne pouvait combattre avec autant d'efficacité que l'armée allemande, conduite par une féroce jeunesse. Pétain a 84 ans. C'est lui qui dirige les destinées de la France à cette heure même. Peut-il avoir l'énergie, la vivacité et l'imagination nécessaires dans les négociations actuelles, qui préparent la chute de l'empire français?

Nous écrivons ceci au moment où nous ne savons pas encore les détails des conditions allemandes faites aux vaincus. Et nous sommes pleins d'angoisse.

### Etrange logique!

Un de nos collègues intentait récemment des poursuites contre deux personnes, un homme apparu et une veuve, pour le paiement de deux comptes impayés, l'un de \$50.00 et l'autre de \$30. C'était son droit. Nous ne chicanerons pas là-dessus, bien qu'il soit reconnu que le recours à la Justice pour de tout petits comptes n'est pas toujours juste et charitable.

Là n'est pas le point. Savez-vous qui a été choisi pour représenter ledit collègue? Un avocat israélite. Tout le monde sait que nous ne faisons pas de l'antisémitisme, et nous sommes loin de blâmer M. F. (C.R.) d'avoir pris cette cause en mains. Ce qui nous chiffonne le plus, c'est qu'un collègue, où l'on enseigne généralement l'achat chez nous et d'où sont sortis maints avocats distingués n'ait pas remis la cause à l'un des siens.

Nous cherchons vainement en ceci un peu de logique.

### Une Europe nouvelle...

On se battait vraiment pour la civilisation et la chrétienté, lorsqu'on faisait le combat de la France. Avec cette croisade qui se termine dans le sang et dans l'horreur d'une oppression qu'on a peine encore à s'imaginer, les peuples libres sentent passer sur l'Europe continentale, un vent d'obscurantisme et de barbarie. Des institutions millénaires qui avaient, dans le cours de leur histoire glorieuse, fait la lente conquête des privilèges de l'homme moderne, s'écroulent, s'effondrent avec les restes de l'armée française. De l'autre côté de l'Atlantique, se dresse maintenant une Europe nouvelle, menaçante, bardée de fer, où se forgent actuellement les armes puissantes au moyen desquelles les dictateurs veulent écraser l'Angleterre et mettre l'Amérique à leur merci.

### BILLET

## FIDÉLITÉ

Je me jette à tes pieds, ô sainte Liberté!  
Devant ton front pâli qu'ont labouré les armes,  
Je te promets, par la douleur et par les larmes,  
Que nous te garderons toute fidélité!

Malgré l'horreur des jours, ô belle, tu vietas!  
Tu ne saurais mourir sous la main du barbare  
Qui voudrait l'étrangler sous la sanglante amorce:  
Notre foi va frapper le cœur des acclébrés!

Tu régneras encore sur le monde agité  
Qui ne peut respirer que sous ta chaude haleine  
Et vent marcher au son de ta voix souveraine,  
Car sans toi que vaudrait la pauvre humanité?

Nous te devons tous les bonheurs et tous les arts,  
Depuis les premiers feux de l'ardente jeunesse,  
Nous t'avons adorée ainsi qu'une maîtresse:  
Nous buisons à ton sein le vin et le nectar.

Nous défendrons tes cheveux d'or et tes yeux verts,  
Ses symboles et richesse et de grande espérance,  
Et s'il nous faut pour toi braver toute souffrance,  
Nous t'rons le venger au bout de nos canons!

J.-Ch. H.

## Le Secret d'Hitler

Où les démocraties ont péché

Comment Hitler peut-il remporter tant de foudroyants succès? Y a-t-il quelque magie, quelque arme secrète ou quelque infailible recette qui rende ce petit caporal de l'autre guerre capable, aujourd'hui, de triomphes napoléoniens? Nombre d'hommes publics, d'hommes d'affaires, et de femmes et d'hommes de toutes classes, se croient en mesure de résoudre cette question. Ils sont convaincus de ce que le Reichsführer est "compétent" parce qu'il se passe de théoriciens et de maniaques, parce qu'il ne se embarrass pas de routine administrative, parce qu'enfin il sait ce qu'il veut et prend les moyens de l'obtenir. Toutes ces personnes sont certaines qu'Hitler "a quelque chose" que les démocraties n'ont pas, et dont elles ont besoin, et sans quoi elles vont périr.

Mais le dictateur allemand n'a pas de baguette magique. Les raisons de ses colossales conquêtes militaires sont évidentes depuis des années, et elles auraient dû depuis longtemps sauter aux yeux de ceux-là qui sont broyés aujourd'hui par la machine de guerre naziste. Depuis sept ans, ainsi que l'écrivit dans le *New York Times* M. Otto Tolischus, Hitler n'a cessé de mobiliser toutes les ressources morales, militaires et économiques de l'Allemagne "dans le seul but de faire la guerre par tous les moyens". Dans ce terrible dessein, il a détruit l'économie allemande, il a révolutionné les concepts moraux de l'Allemagne il a fait de tous les médias d'information des foyers de propagande à ses ordres et il s'est servi dans tous les pays de dupes inintelligentes (genre Georges Pelletier) ou de canailles serviles (genre Adrien Arcand); enfin, Hitler a infecté la jeunesse de son pays d'un fanatisme qui vient de renverser les barricades de la démocratie la plus brave du continent européen.

Il n'y a rien que d'honorable pour la démocratie, dans le contraste qui existe entre la mobilisation "totale" du Führer et la mobilisation lente, intermittente, que les nations démocratiques ne font qu'à contre-cœur. La démocratie ne fait la guerre que contre son gré, et parce qu'on la lui impose. Les hommes libres ne partageront jamais cette opinion du général Ludendorff que "la guerre est la plus haute expression de la vie raciale". Le but des peuples démocratiques a toujours été la vie, la liberté et la conquête du bonheur, dans la paix et l'indépendance.

Le fait qu'Hitler ait pu se passer des géantes procédures de la démocratie ne prouve pas davantage la faiblesse de ce système. Les méthodes de collaboration et de coopération qui sont l'essence même de la véritable démocratie sont plus difficiles, il va de soi, que la simple et brutale émission de l'ordre d'un dictateur. Le claquement du fouet d'un Hitler n'aurait jamais résolu les problèmes ouvriers, ni assuré la sécurité sociale de millions de familles ainsi que l'ont

fait dans les générations passées les démocraties britannique, française et scandinave; il n'aurait pas, non plus, fait sortir des déserts du Nouveau-Monde une puissante République et un riche Dominion...

Mais les droits de la démocratie demandent également qu'on accepte les responsabilités démocratiques. Le véritable acte d'accusation, qui s'écrit aujourd'hui contre les démocraties, en lettres de flamme et de fumée, au-dessus d'une Europe à demi-détruite, c'est que les peuples libres, de nos jours, se sont trop peu préoccupés de leurs privilèges et ont fait trop peu de cas de leurs devoirs démocratiques. Les chefs que se sont donné la Grande-Bretagne et la France au cours des dernières années n'ont pas conduit le peuple, mais l'ont bien plutôt flatté, et bercé de trompeuses illusions.

Ils ont vu, ces chefs, se lever la menace allemande; mais ils ont évité de la regarder en face. Ils ont entendu de précieux avis; mais ils ont fait les sourds. Ils savaient comment gagner les élections, mais ils n'ont pas su renforcer et sauvegarder l'héritage démocratique. Et parce que ces chefs qui répondaient si mal aux exigences de l'heure et des circonstances ont été librement élus, et maintenus au pouvoir par les votes d'hommes et de femmes libres, les peuples des démocraties occidentales portent leur part de responsabilité.

Ces peuples aussi ont préféré jouir de leur confort et reculer devant de désagréables réalités. Ils n'ont été prêts qu'à l'heure où il n'était plus temps, à consentir des sacrifices pour sauvegarder leur mode d'existence. Ces sacrifices, d'aurait été les services militaires obligatoires en Grande-Bretagne, et une production industrielle plus efficace en France.

Ainsi qu'en convient loyalement le *New York Times*, si Français et Anglais ont en conscience de ces responsabilités, ils ont préféré les éluder, à l'exemple des États-Unis qui, en 1920, déclinerent leurs responsabilités en se levant les mains des affaires d'Europe, puis, en 1922 et 1930, s'entourèrent d'une muraille tarifaire et déclarèrent que le courage et l'idéalisme dans les affaires internationales étaient fausses monnaies.

La démocratie doit aujourd'hui faire face à d'effroyables épreuves auxquelles elle n'avait jamais été destinée. Si elle veut vivre, elle doit mobiliser toutes ses forces avec la même détermination qu'ont montrée ses ennemis. Le luxe de l'indécision, des déterminations hasardeuses, de la partisanerie et des querelles mesquines est devenu un péril mortel pour les quelques nations libres qui survivent encore.

Il ne faut plus douter de la démocratie, mais bien lui témoigner une foi passionnée, qui s'exprimera par le sacrifice, la clairvoyance et le courage.

Emile-Charles HAMEL

## RÉAL ROUSSEAU À LONDRES

C'est avec regret que tout notre personnel, subissant les exigences de la guerre, doit assister au départ d'un camarade, M. Réal Rousseau. Depuis le mois de juillet 1937, alors que je fondais le JOUR, ce jeune homme a été mon bras droit. Il n'a cessé de déployer, au service de cette œuvre, une activité, un entrain et un sens de l'opportunité que l'on trouve rarement chez un jeune. Secrétaire-trésorier, membre du Conseil d'administration, gérant du bureau et chargé des relations extérieures de ce journal, il a montré, dans ces diverses fonctions, des aptitudes et des réalisations qui peuvent assurer le succès de n'importe quelle entreprise.

Ces dons ne pouvaient manquer d'être remarqués en haut lieu. C'est pourquoi le gouvernement vient de nommer M. Rousseau, secrétaire de M. Charles A. Banks, qui représentera désormais, à Londres, le Service fédéral du Ravitaillement et des Munitions. Dans les heures graves que nous traversons, ce poste de cette nature comporte beaucoup d'importance et de responsabilités. J'ai l'assurance que ce vaillant collaborateur fera un succès de sa tâche nouvelle, tout comme il l'a fait au service du JOUR, car il est plein de ressources et surtout d'initiative. Il est de ceux qui attendent pas les ordres pour agir. Avec son flair remarquable, il sait ce qu'il faut faire, et il y met une énergie

et un enthousiasme qui mettent de la vie partout autour de lui.

On a dit avec raison que l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. En l'occurrence, le grand homme est M. Charles-A. Banks, le nouveau chef de M. Rousseau. Cet ingénieur est l'un des businessmen les plus en vue de l'Amérique du Nord. Néo-Zélandais de naissance, il a été ingénieur minier dans l'Afrique-Sud avant de l'être au Canada, dans la Colombie-Anglaise. Il s'acquit bientôt une telle réputation de compétence et d'esprit administratif, qu'il fut appelé à diriger l'exploitation de l'une des mines les plus inaccessibles du monde, dans la jungle de la Nouvelle-Guinée. Il en fit encore un succès. Son nom reste attaché à la mine Bulolo, en Nouvelle-Guinée, et à la Placer Development Ltd., qui détient des propriétés sur tous les continents.

Avec cet homme d'affaires, M. Rousseau acquerra une nouvelle expérience, qui le guidera toute sa vie. En outre, ce jeune travailleur, cet énergique, servira la cause de la civilisation et de la liberté. Il fait désormais partie des forces qui s'opposent actuellement à la domination du nazisme dans le monde. J'interprète la pensée de tous nos collaborateurs en le félicitant de leur part et en lui souhaitant tout le succès qu'il mérite.

J.-Ch. H.

## A LA DÉFENSE DE LA PATRIE

Le gouvernement canadien décide, au moment où nous écrivons ces lignes, de mobiliser toutes les ressources du Canada, pour la défense nationale. Tous les hommes de 18 à 45 ans doivent être à la disposition du pays, et le gouvernement se réserve le droit de contrôler toutes les richesses et forces productives des citoyens, afin de parer à toute éventualité.

Les chefs de l'Etat expliquent que la défaite de la France et la possibilité de la reddition de la flotte française à l'Allemagne et à l'Italie rapprochent singulièrement la guerre de notre territoire. Ce serait pécher par excès d'optimisme que de penser impossible une invasion. Nous devons nous préparer, non pas pour le mieux, mais pour le pire. Tous les pays qui n'ont pas su prévoir ont été réduits en servitude. Nul ne saurait nier cette vérité historique.

C'est pourquoi nous devons nous organiser pour défendre, non pas l'Angleterre, non pas l'empire, non pas la France, mais nous-mêmes, nos foyers, nos traditions, nos coutumes, nos croyances et nos libertés.

Il ne s'agit pas de conscription militaire pour service outre-mer. Nous ne voyons pas qu'il soit désirable d'envoyer en Angleterre d'autres hommes que des volontaires. Là-bas, on n'a pas tant besoin de combattants que de matériel de guerre et de machines. Au reste, pourquoi enverrions-nous de grandes armées en une contrée où il n'y a pratiquement pas de champs de bataille. Et pourquoi affaiblirions-nous les forces de notre pays au moment où, peut-être, nous en aurons besoin plus que jamais pour la défense de notre propre bien?

N'allons pas recevoir cette mesure  
J.-Ch. H.

(Suite à la page 8)

# La Swastika sur Paris

En tombant vendredi dernier aux mains des Allemands, Paris a été la neuvième capitale européenne à assister à une entrée des nazis depuis qu'Hitler entreprit sa marche conquérante, et la septième depuis que la seconde guerre mondiale est éclatée.

Vienne et Prague avaient passé sous le joug nazi sans qu'il y ait guerre. Depuis septembre dernier, Varsovie, Copenhague, Oslo, Luxembourg, Amsterdam, Bruxelles ont succombé... et enfin... Paris.

La chute de la capitale française a été le point culminant d'une semaine toute remplie d'événements, semaine qui avait vu l'entrée en guerre de l'Italie, l'expansion du conflit à l'Afrique et au Proche-Orient, et la grande intensification de l'effort américain, pour venir en aide aux Alliés et pour être prêt à toute éventualité.

Il y a soixante-neuf ans — en janvier 1871 — des hommes en uniforme prussien pénétraient dans ce temple patriote de la nation française, le palais de Versailles, construit par Louis XIV à la gloire de la France monarchique. En six mois, à dater de juillet 1870, les Prussiens avaient détruit l'empire de Napoléon III et étaient entrés en triomphe dans un Paris réduit à la famine par le siège. A Versailles, le chancelier Bismarck, dans un éblouissant uniforme blanc et de hautes bottes, proclamait l'unification des Etats allemands et établissait un empire allemand sous Guillaume Ier de Prusse.

Quarante-neuf ans plus tard — en juin 1919 — un autre groupe d'hommes prenait place dans le Salon des Mirrors de Versailles. Comme le canon tonnait et que les jeux d'eau se reprenaient à fonctionner dans les fontaines des jardins versaillais, ces hommes signèrent un traité qui signifiait la ruine de l'Allemagne impériale. A Paris, on se réjouissait de ce que se trouvaient enfin effacées les humiliations de 1870-71 et les souffrances de 1914-18. L'envahisseur avait été repoussé; jamais plus les Allemands ne se précipiteraient à travers les champs de France; la paix allait régner...

A Paris, la semaine dernière, la roue de l'histoire a de nouveau tourné. Pour la première fois depuis 1871, Paris, la Ville-Lumière, le phare démocratique de l'Europe occidentale, a résonné sous les pas d'une armée d'invasion, destinée à écraser l'idéal démocratique. Sur Versailles, la swastika a flotté.

Paris est tombée exactement cinq semaines après que les légions hitlériennes se soient déchainées contre le front de l'ouest. Depuis le 10 mai, le Luxembourg, la Hollande et la Belgique avaient successivement succombé sous la botte naziste. En passant à travers les Pays-Bas, les Allemands contournèrent les grands forts de la Ligne Maginot, construits, par les Français au coût prodigieux de \$500,000,000, et censés représenter une indéfectible garantie contre une invasion allemande.

Puis suivit la bataille des Flandres, un désastre pour les Anglais, qui ne purent échapper aux Allemands qu'en se frayant un chemin sanglant à travers des troupes ennemies, jusqu'à la Manche. Le gros de la force britannique mis hors de service, les Français se trouvèrent pratiquement seuls pour lutter contre l'encerclement par les Allemands. Les Français ne purent connaître aucun repos. Le 5 juin, vingt-quatre heures à peine après que les Allemands eussent pénétré dans Dunkerque sur les talons des Anglais, la lourde machine de guerre d'Hitler commença à broyer la France.

La semaine dernière, les soldats français n'étaient plus que des êtres hagards, minés par la pression constante d'un ennemi supérieur par le nombre et par l'équipement. L'héroïsme seul ne saurait indéfiniment résister à la force brutale. L'inévitable s'est produit.

L'entrée des Allemands dans Paris n'est pas qu'un désastre pour la France. C'est une profonde affliction pour tous ceux qui, de par le monde, se réclament de la culture et de l'esprit français. Pour nous, c'était notre capitale intellectuelle. Quelque chose en nous s'est brisé qui, peut-être, ne renaitra jamais...

Emile-Charles HAMEL

## La MUSIQUE

# Pelléas et Mélisande

La France peut être vaincue, écrasée; elle pourrait même disparaître de la carte d'Europe comme nation, broyée par une dictature étrangère. Mais ce que les nazis ne sauront jamais faire — ce que personne ne pourrait réussir — c'est d'empêcher le rayonnement dans le monde de l'esprit français, de l'âme française — de l'art de France.

Vendredi dernier, le jour même où Paris tombait aux mains des Allemands, le public montréalais assistait pour la première fois à *Pelléas et Mélisande*, oeuvre merveilleuse de Claude Debussy et l'un des sommets de la musique. Alors que la population parisienne avait en grande partie évacué la capitale, fuyant l'avance boche, Montréal s'est trouvé un moment la première ville française du monde; et elle s'est montrée, à ce moment historique, digne du titre qui lui était échu.

C'est un hasard pour le moins singulier qui a fait coïncider la création ici du chef-d'oeuvre de l'opéra français avec la chute de la capitale de France... Une fois, déjà, nous étions venus bien près d'entendre et de voir *Pelléas*, que nous ne connaissions encore que par la radio américaine et le disque. Une société lyrique s'était formée — la Montreal Opera Company — avec, pour vedette, l'ancienne artiste de cinéma Hope Hampton. Mais cette société, après avoir donné *Louise* et *Thaïs*, fit faillite avant de présenter l'oeuvre de Debussy. J'étais alors furieux, quand je m'étais fait rembourser le prix de mon billet, retenu longtemps à l'avance... Mais aujourd'hui, je bénis plutôt ce hasard. S'il m'a fait attendre plus longtemps l'occasion d'assister à *Pelléas*, il a en même temps permis que cette grande oeuvre me soit révélée dans toute sa beauté, dans des conditions artistiques idéales.

C'est à Wilfred Pelletier, à qui nous devons déjà tant, que nous devons encore d'avoir enfin connu *Pelléas et Mélisande*. Je ne doute pas que si nous devons avoir un jour à Montréal une société permanente de grand opéra, c'est encore à M. Pelletier que nous le devons. Cet artiste doué, intelligent et généreux, a été un créateur et un animateur extraordinaire; notre ville lui doit en grande partie d'être aujourd'hui la métropole musicale du Canada, et l'on ne saurait jamais lui être trop reconnaissant de l'incessable dévouement qu'il a dispensé à la cause de la musique chez nous.

Le dernier Festival de Montréal a exigé de lui une dépense d'énergie dont on ne peut se faire qu'une bien faible idée. La préparation de *Pelléas*, surtout, a été ardue. Il a fallu multiplier les répétitions, s'imposer sans cesse des heures de travail supplémentaires, pour mettre au point une partition musicale d'une rare beauté mais, aussi, combien difficile!

Cependant, tant de travail et tant de dévouement ont reçu la haute récompense qu'ils méritaient. La première montréalaise de l'opéra de Debussy a été un triomphe, et on peut le tenir pour un événement sans précédent dans l'histoire musicale de la métropole canadienne. Ceux qui avaient eu le bonheur d'entendre précédemment *Pelléas* à Paris ou à New York n'ont pas hésité à affirmer que les chanteurs et l'orchestre dirigés par Wilfred Pelletier ont fait aussi bien que ce que l'on a connu de plus beau à l'Opéra-Comique et au Metropolitan.

On ne peut, après avoir entendu la partition musicale de Debussy, concevoir sans cette splendide musique le drame de Maeterlinck. Il semble que l'oeuvre scénique seule soit assez maigre, assez peu intéressante — en quelque sorte inexistante par elle-même. Mais quel beau prétexte à musique! Il est incontestable que l'oeuvre se prêtait — bien à l'insu de son auteur — à la mise en musique. Mais il faut admirer d'autre part la formule du drame lyrique tel que l'entendit Debussy. Il nous débarrasse enfin totalement de ces airs que les chanteurs viennent exécuter à l'avant de la scène, une main sur le coeur. La musique se modèle admirablement sur le sujet et les récitatifs épousent toujours très exactement l'action, sans l'interrompre jamais ni la retarder ou la ralentir. Et c'est admirable, encore, ce lien musical qui fait tenir ensemble les divers tableaux d'un même acte... Admirable — en dépit des bavards impatientes qui en profitent pour échanger des banalités...

C'est une musique jusque-là inouïe que Debussy écrivit pour *Pelléas et Mélisande*. Une musique d'un charme et d'une poésie inégalés et peut-être inégalables. Toute la sensibilité et toute la volupté de Claude Debussy trouvent dans cette oeuvre leur plus merveilleuse expression. Cette musique splendide, l'orchestre l'a rendue avec une étonnante perfection. Wilfred Pelletier a obtenu de ses musiciens un fondu qui a donné à la partition tout son sens poétique. Il a dirigé avec une intelligence et une autorité au-dessus de tout éloge.

Tous les interprètes sans aucune exception ont été admirables, et on peut s'étonner de l'excellence de la diction française chez certains artistes qui ne parlaient pourtant point leur langue.

Sans vouloir en rien diminuer le mérite de Mme Marcelle Denya et de Roméo Jobin, l'un et l'autre parfaits dans les rôles-têtes, je serais tenté de placer en tête de l'interprétation Marck Harrell, qui a campé un Golaud vraiment magnifique. De M. Harrell, je connaissais déjà la très belle voix, qui m'avait été révélée lors de *Parisfoll*, à Saint-Laurent. Nous avons pu décou-

vrir chez lui, vendredi soir dernier, un acteur puissant, sincère et émouvant. Sa diction française ne le cède en rien à sa diction anglaise ou allemande, et nous sommes vraiment à en présence d'un artiste complet. Son maquillage était étonnamment réussi et concourait encore à la perfection de son interprétation.

M. Jobin est un Canadien français dont nous pouvons être légitimement orgueilleux. Dans le rôle de Pelléas, il a prouvé qu'il était aujourd'hui un chanteur égal aux plus grands. C'est un ténor excellent et un musicien cultivé, intelligent et sensible. Il sait aussi fort bien tenir la scène; son jeu, sobre et dégagé, plaît beaucoup.

Madame Denya est une très belle artiste, admirablement douée, et de grande expérience. Elle a joué et chanté *Mélisande* avec beaucoup d'art et de charme.

Léon Rothier, dans le personnage du vieux roi Arkël, a fait une composition absolument remarquable. Acteur et chanteur de belle qualité, il utilise en virtuose tous ses moyens pour créer un personnage extrêmement humain et répondant en même temps à toutes les exigences et à toutes les conventions de l'art lyrique.

Lydia Summer a créé une très forte impression dans le rôle de Geneviève, mère de Golaud et de Pelléas. Elle s'affirme aussitôt artiste de valeur. Lillian Raymond a connu un joli succès dans le rôle du petit Yniold. Norman Cordon a été très juste dans le rôle effacé du médecin, au dernier acte.

Les costumes étaient d'une grande richesse, de la meilleure facture, et mettaient une note de couleur fort agréable. Les pans de décors, habilement placés dans les rideaux, étaient du meilleur effet et situaient fort adroitement l'action; il faut en féliciter M. Cecil West. L'éclairage était aussi excellent.

La mise en scène a été admirablement réglée. M. Pelletier s'y était fait aider par M. Lefrère, homme de théâtre d'une vaste expérience, qui a vraiment obtenu des résultats on ne peut plus satisfaisants. Je crois savoir qu'en outre, le grand pianiste Jean Dansereau, qui connaît très bien l'oeuvre de Debussy, a lui aussi prêté main forte au directeur.

Wilfred Pelletier a connu là un succès complet qui devrait l'encourager à de nouvelles tentatives du genre — à monter par exemple *Ariane et la Barbe-bleue* de Paul Dukas... Il a tant fait déjà, et obtenu de si beaux résultats que nous attendons désormais tout de lui!

A tous ceux à qui nous devons d'avoir enfin assisté, dans notre ville, à *Pelléas et Mélisande*, nous offrons nos plus chaleureuses félicitations. Et nous disons du fond du coeur: MERCI!

Emile-Charles HAMEL

## NAVIGES DE GUERRE CANADIENS EN ANGLETERRE

Le chef du gouvernement vient d'annoncer que des destroyers canadiens sont maintenant rendus en eaux britanniques et qu'ils ont été remplacés, au large de nos côtes de l'Atlantique, par quelques unités de la flotte anglaise.

Il y a, dans ce fait, outre une répartition stratégique des forces, l'acquisition, en quelque sorte, d'une dette de reconnaissance du Canada envers une puissance navale dont il a senti, à tous les instants de sa vie nationale l'efficacité protection sur des milliers de milles de côtes difficiles à défendre.

# Quelques chiffres

Un de mes amis m'apprenait ces jours derniers que son fils âgé de onze ans vient de passer avec succès son examen d'admission au cours classique. Le papa est tout fier de son garçon et il fait déjà pour lui des projets d'avenir.

Je me suis permis d'être curieux et j'ai demandé des détails sur cet examen. Les réponses m'ont démontré qu'aujourd'hui, comme au temps de notre jeunesse à nous, on s'est contenté d'une vague dictée française, de quelques questions d'analyse et d'une entrevue très quelconque avec l'aspirant. Au moment de faire prendre à un enfant une décision qui affectera tout son avenir, on n'a pas tout pensé aux techniques de l'orientation scolaire, on n'a pas même tenté de les imiter pour se prétendre à la page!

Mon ami est un homme prudent. Il ne s'engage jamais dans une entreprise sans avoir supputé avec prudence ses chances de réussir. Il m'a souvent dit lui-même qu'il est déraisonnable de prendre plus que 50 pour cent de risques. "Quand on n'a qu'une chance sur deux, m'a-t-il répété plus d'une fois, on compte sur le pur hasard. Quand on en a moins que deux, c'est témérité impardonnable que de se lancer dans une aventure financière."

Ce qu'il n'oserait pas faire quand il place son argent, mon ami le fait sans s'en douter quand il décide d'envoyer son fils au cours classique l'automne prochain. S'il se donne pour excuse qu'il fait bien de s'en remettre au verdict des examinateurs, je lui rappellerai que le jugement de ces messieurs ne vaut que ce que valent les résultats de leurs prédictions antérieures. En éducation comme en affaires on se doit de consulter au moins les statistiques officielles avant de prendre des risques considérables.

Or les statistiques provinciales de l'enseignement nous disent clairement que pour cent élèves qui commencent leur cours classique, il y en a une trentaine qui réussissent à passer avec satisfaction les deux baccalauréats. Tant que les procédures d'admission n'auront pas changé, et tant que les nouvelles procédures — si jamais on s'avise de les prendre — n'auront pas donné leurs preuves, il est bien établi qu'un élève admis par les dirigeants de nos collèges classiques n'a qu'une chance sur trois d'atteindre le baccalauréat auquel ces éducateurs s'engagent à le préparer. Une chance sur trois, c'est un mauvais risque en affaires, c'est de la spéculation. Qu'un homme riche spéculé avec une fraction de ses économies, ça le regarde; qu'un imprudent y mette tout son avoir, c'est une témérité blâmable. Que dire des parents qui se fient à des courtiers en éducation et misent l'avenir de leur fils quand les chiffres officiels les préviennent que les chances sont contre lui?

L'orientation scolaire existe pourtant. Conduite sagement par des psychotechniciens, elle donne des résultats qu'on peut soumettre à un contrôle rigoureux. Ce contrôle ils se l'imposent eux-mêmes, car ils veulent profiter de leur expérience pour améliorer leurs méthodes et rendre leurs prédictions plus exactes.

C'est ainsi que mon ami Webster vient de terminer une étude d'une centaine de cas d'orientation scolaire et professionnelle qui datent de deux à cinq ans. Dans chaque cas il a fait une enquête sérieuse auprès des sujets eux-mêmes ou de leurs parents afin de se rendre bien compte de la relation entre ses prédictions et les succès obtenus par les orientés dans leurs études ou dans leur emploi. Il a bien voulu me communiquer l'article qui fera paraître prochainement sur cette étude dans une revue de psychologie appliquée. En voici quelques conclusions.

**Orientation scolaire.** Sur 61 cas où le consultant avait prescrit une orientation scolaire définie, il a vu ses prévisions confirmées par les faits 51 fois (83.6 pour cent) suivies de recommandations et réussit, 14 les ignorèrent et rencontrèrent un échec total). Sur les 10 autres cas, l'orienté s'est trompé 4 fois. Les 6 derniers cas sont considérés comme douteux, car dans chacun d'entre eux les études poursuivies après l'examen d'orientation avaient été ni indiquées ni contre-indiquées. Si on compte ces cas douteux comme des erreurs — ce qui me

semble être d'une extrême sévérité pour l'orienteur, — les prédictions ont été confirmées par les événements dans 84 pour cent des cas. Si on ne fait pas entrer les cas douteux dans les calculs, on a une exactitude de prédiction de 92 pour cent.

Entre ces résultats et le 35 pour cent de succès de l'examen d'admission aux études classiques, il y a de la marge! Les orienteurs de profession se sont trompés dans 8 pour cent des cas, c'est vrai. Ils le reconnaissent et ils modifient leurs techniques pour réduire ces erreurs autant que possible. Mais quand on leur demande comment on pourrait remédier au décalage qui s'avère entre les listes d'admis au collège et les palmarès des bacheliers, ils peuvent répondre par des chiffres qui ne manquent pas d'éloquence! Qu'on fasse de l'orientation scolaire et les pertes qui sont actuellement de 65 pour cent peuvent se réduire à 8 pour cent.

**Orientation professionnelle.** L'étude de mon confrère porte aussi sur l'orientation professionnelle. Ici je n'ai pas de statistiques officielles pour servir de terme de comparaison. Combien de jeunes entrent dans une faculté universitaire qui ne terminent pas leurs études ou qui, les ayant terminées, n'entrent pas dans la profession ou y font faillite? Je ne sais. Combien d'autres bacheliers entrent au grand séminaire ou sont admis dans un noviciat pour découvrir ensuite qu'ils ne sont pas à leur place? Je ne le sais pas davantage. Combien, au sortir de l'école primaire ou plus tard, entrent dans un emploi ou apprennent un métier pour le regretter toute leur vie ou pour changer plusieurs fois? Nul ne saurait le dire.

Webster a pu retracer 55 cas d'orientation professionnelle. Ses prédictions furent confirmées par les faits dans 80 pour cent des cas. De prime abord ces résultats ne semblent pas encourageants. Mais si on considère le peu de renseignements qui s'offrent ici à l'orienteur qui veut savoir ce qu'exigent d'aptitudes les différentes carrières, on reconnaît qu'il est difficile de faire beaucoup mieux.

Si on tient compte aussi de ce que je pourrais appeler les sous-produits d'un examen d'orientation, on voit que les chiffres ne racontent pas toute l'histoire. J'entends pas sous-produits de l'examen ces mille et un renseignements qui aident un sujet à se comprendre mieux et à tirer parti par lui-même des circonstances qui n'ont pas été prévues au cours des entrevues. Notre enquêteur a voulu estimer la valeur de ses méthodes en demandant aux parents des sujets examinés d'exprimer leur approbation ou leur désapprobation à quelques assertions qu'il leur soumit. Voici les résultats de ce vote condensés dans un tableau. (Les chiffres sont des pourcentages. La lettre O en tête de la première colonne de chiffre signifie "oui", la lettre N en tête de la deuxième signifie "non", et D couvre les cas douteux, ceux des gens qui n'avaient aucune opinion définie).

On devrait faire subir un examen d'orientation à tous les finissants des écoles ..	76	2	22
On devrait faire subir un examen psychologique à tous les élèves qui présentent des problèmes aux parents ou aux éducateurs	94	0	6
L'orientation professionnelle n'a aucune valeur pratique	4	90	6
Les sous-produits de l'examen ont une réelle valeur	87	2	11
L'orientation est plutôt un luxe qu'une nécessité .....	13	78	9

Je livre ces chiffres sans plus de commentaires. Non, je ne veux pas faire de publicité indue. Mais l'heure est grave pour notre petit groupe de Français juchés sur un coin de l'Amérique. Quelles que soient les suites de la guerre présente, nous serons envahis par des flots d'immigrants et il nous faudra plus que jamais mettre en valeur notre capital humain. Les méthodes traditionnelles ne valent pas grand-chose. L'orientation sérieuse pourra servir. L'orientation sérieuse pourra servir.

Anselme BOIS

# Les femmes dans les affaires

Des rapports présentés et discutés à l'Assemblée de la succursale new-yorkaise de l'Association Américaine des Femmes d'Université sont quelque peu troublants. La doctoresse Anne Dewey, qui s'est occupée de faire une enquête sur le statut légal et économique des femmes de New-York a trouvé que, dans de tels champs d'action que le commerce, le droit et la finance, il existe cinq raisons différentes que l'on invoque contre le travail de la femme: le sexe, l'âge, la situation maritale, le nombre limité des genres d'ouvrages offerts aux femmes, et l'empêchement d'obtenir des emplois qui requièrent un entraînement spécial. Comme la limite d'âge peut s'appliquer parallèlement aux hommes, on peut difficilement considérer cette raison comme appartenant au groupe d'empêchements.

Le refus d'employer des femmes mariées, ce qui, malheureusement, arrive assez souvent, nous reporte à l'article infant de la section 213 de l'Economy Act de 1933. Cet article défendait à un couple de gens mariés d'occuper deux positions du Gouvernement; cependant, il fut aboli. Il représentait un sentiment erroné et inexact, né du chômage, mais qui se fait encore un peu sentir. Dans une déclaration fortement présentée, la Cour Suprême du Massachusetts a maintenu que les femmes mariées sont "des citoyennes de ce pays aussi libres que les hommes et les femmes célibataires", qu'elles ont les mêmes droits que les hommes à un emploi; et que pour enlever ce droit, c'est détruire leurs droits constitutionnels.

L'absurdité de croire que les femmes empêchent les hommes de travailler est démontrée par le fait que, durant la période de 1920 à 1930, le pourcentage des femmes qui détenaient des emplois n'a augmenté que de 1%. On fait remarquer toutefois que, dans l'opinion de la doctoresse Dewey, le mariage sert souvent de prétexte à l'employeur pour renvoyer une employée de ses services et la remplacer alors par une ouvrière inexpérimentée dont le salaire sera moindre.

Du fait que ces employées "collets blancs" se trouvent non seulement dans les grandes cités, mais dans chaque ville où il y a une banque, un échange téléphonique, des magasins, des agences d'assurances et de valeurs mobilières, des bureaux de médecins, d'avocats, de dentistes, etc., l'enquête de la doctoresse Anne Dewey est d'un intérêt national.

Ici, au Canada, le problème se présente de la même manière et le nombre de femmes mariées canadiennes qui travaillent, va toujours grandissant. La cause fondamentale de tout cela n'est pas très difficile à trouver. Le nombre de jeunes filles qui poursuivaient des études avancées il y a 25 ans se trouve aujourd'hui centuplé. Les parents retirent leurs fils du collège avant qu'il ait pu terminer complètement ses études et le pousseront à travailler afin de pouvoir boucler le budget. La jeune fille, elle, destinée à demeurer à la charge de ses parents même après des études élémentaires, a donc l'avantage de profiter de ses moments de loisirs pour parfaire son éducation. Lorsque plus tard elle fait le choix de la vie conjugale, il arrive bien souvent que son époux ne gagnera pas un salaire assez élevé pour lui permettre un train de vie auquel elle est habituée. Elle profitera donc de ses connaissances pour essayer d'augmenter les

revenus de la famille. Cet état de choses se présente fréquemment car le coût actuel de la vie est tellement élevé que presque tous les revenus y passent.

D'aucuns demanderont s'il existe un remède à tout cela? Il y en a peut-être, mais aucun ne s'est avéré efficace jusqu'à aujourd'hui. C'est un effet de la révolution des temps qui s'accomplit dans ce domaine comme dans tous les autres, d'ailleurs. Quant au patron, s'il a à choisir entre deux candidats pour une place vacante, et qu'il y a un homme et une femme qui sollicitent cet emploi, il engagera naturellement la personne qui sera qualifiée pour le genre de travail. Si la femme a les connaissances requises et que son compagnon ne possède qu'un bagage intellectuel moindre, il est tout naturel qu'il soit éconduit.

Toutefois, lorsque l'on voit certaines femmes tant se démener pour obtenir des positions autrefois tenues par des hommes, on se demande quelle serait la réaction qui s'accomplirait chez elles si le travail leur était imposé, comme en Russie!...

Raymond BILODEAU

# Comité provincial d'Épargne de guerre

Dialogue saisi dans un tramway... Deux braves ouvriers, d'âge moyen, causent de la guerre...

— Tu travailles toujours, Louis?  
— Oui, Jos. Ça marche. Les gages sont bonnes. Nous avons de grosses commandes de guerre à l'usine. Et toi?  
— Pareillement.  
— Penses-tu que ça chauffe, en Europe?  
— Je te crois. Il faut que les Alliés se "plantent" pour venir à bout d'Hitler et de Mussolini.  
— Les Alliés vont les avoir.  
— Oui. Ils vont remporter la victoire, c'est sûr, mais d'un autre côté, tout le monde va être obligé de faire sa part.  
— Comment pouvons-nous faire notre part? Nous ne pouvons nous enrolier, à cause de notre âge et de nos charges de famille.

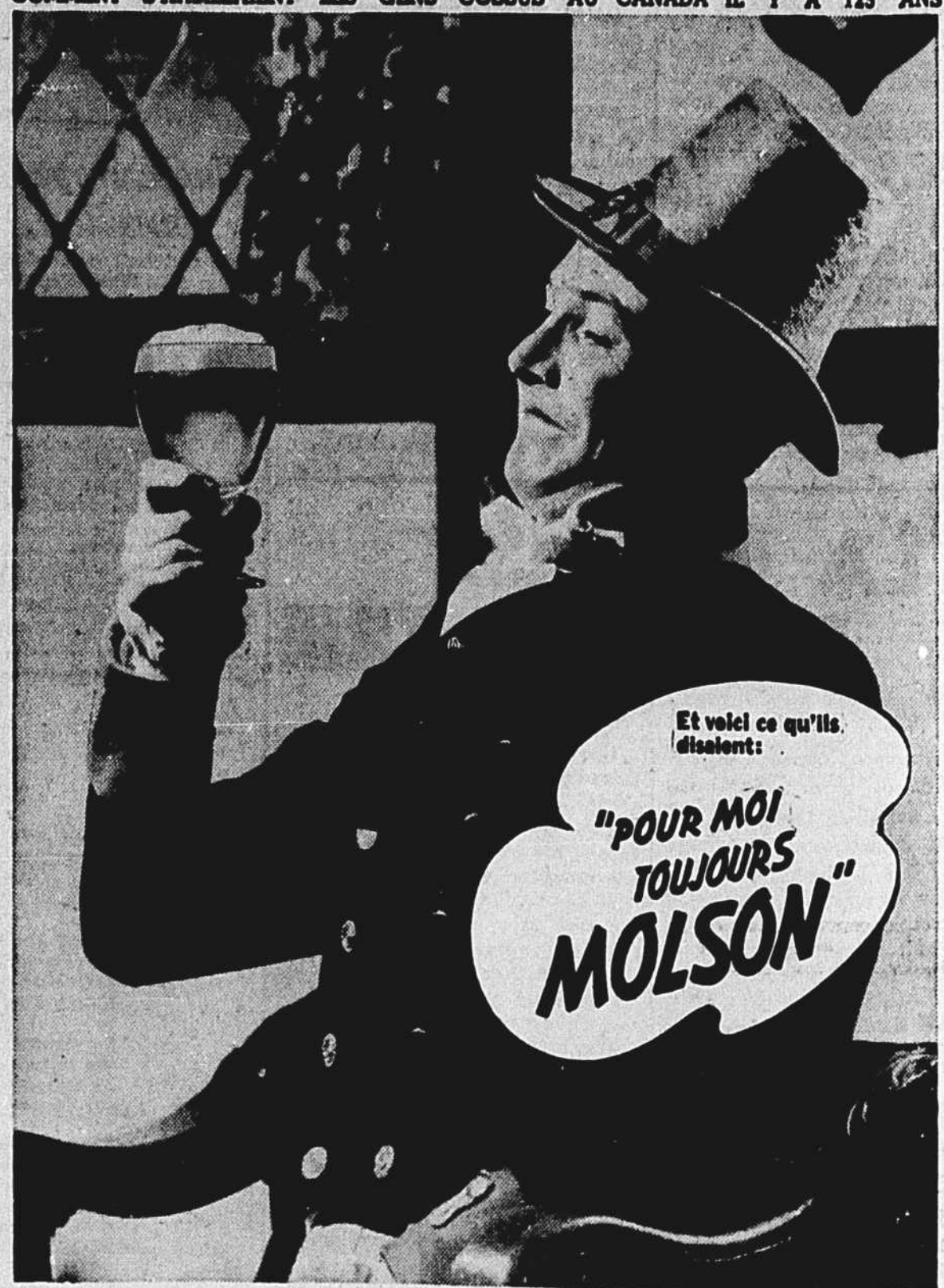
— Tu fais des économies. Pourquoi ne pas les employer à aider les nôtres qui sont de "l'autre bord"?  
— Tu comprends que le "p'tit" peu d'argent que j'ai, je le garde pour les mauvais jours, qui vont suivre la guerre. Je ne veux pas "tomber sous le secours direct". D'ailleurs, mes quelques "p'tites piastres" seraient une goutte d'eau dans l'océan.

— Tu te trompes, Louis. Tes quelques "p'tites piastres" canalisées avec d'autres constitueront, à la fin, un gros "magot", qui servira à acheter des vivres, des munitions, des armes pour ceux qui se battent.  
— Comment canaliser, comme tu dis, nos économies?  
— En achetant des timbres ou des certificats d'épargne de guerre tel que le gouvernement d'Ottawa nous le recommande. Les timbres et certificats sont à la portée de toutes les bourses, même de celles d'ouvriers comme nous. On peut, de temps à autre, faire le sacrifice d'une bouteille de bière ou d'un paquet de tabac. Avec ces petites économies nous ferons ensuite notre part. Il faut penser à ceux qui en "arrachent", là-bas, tandis que nous mangeons "plein le ventre" et dormons en toute sécurité. De plus, tu fais un bon placement. Chaque certificat rapportera, à l'échéance, soit dans sept ans et demi, un intérêt composé de trois pour cent. Tu auras alors ton capital pour les mauvais jours...

— Merci, Jos, du conseil... Je n'ai jamais pensé que je pourrais faire ma part de cette "façon"... Je vais suivre ton conseil... Bonsoir...

Pourquoi ne pas tous suivre le conseil de Jos?  
Pourquoi ne pas tous encourager, par nos souscriptions, si humbles soient-elles, cet emprunt pour la défense de la civilisation?

## COMMENT S'HABILLAIENT LES GENS COSSUS AU CANADA IL Y A 125 ANS



LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

L'HOTEL WINDSOR possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres modernes et confortables, son excellente cuisine et son service courtis.

**Windsor**  
CARRÉ DOMINION

# Le Festival de Montréal

## Hommage à Wilfred Pelletier

Il ne saurait être question, dans un hebdomadaire, de donner une analyse et un compte-rendu détaillé et complet des quatre longues manifestations du Festival. Ce serait beaucoup trop long; c'est bien plus la tâche du chroniqueur du grand quotidien.

De la façon dont les spectateurs ont applaudi Wilfred Pelletier vendredi soir et samedi après-midi, il était facile à constater que tous avaient pleine conscience de ce qu'ils avaient à notre disposition. On ne le dira jamais assez: Wilfred Pelletier a fait revivre la musique à Montréal depuis six ans; non seulement il l'a fait revivre, mais il l'a fait triompher dans sa forme la plus haute et la plus pure; il a donné à la musique ici un essor tel qu'il est presque impossible de l'évaluer à sa juste valeur. A l'exemple du peintre Goussier qui s'adressait à Diaghilev, nous pourrions dire en toute sincérité: "Nous vous remercions, Wilfred Pelletier, de ce que vous existez". Car, enfin, que ferions-nous ici, amis de la musique sans les Concerts Symphoniques, les Matinées, les Concerts du Chalet et surtout le Festival de Musique? Et toujours à la base de ces œuvres, Wilfred Pelletier!

Harrell et Norman Cordon. Même si l'exécution des œuvres fut presque constamment égale, il y eut cependant des moments d'une beauté extraordinaire: Bampton rendant l'aria "To All Men Jesus Good Hath Done"; Lydia Summers dans le Miserere de l'Agnes Dei de la Messe; et enfin les choeurs se surpassant et atteignant à une perfection, un fondu et une souplesse inégalables. William Morton fut certainement aussi très remarquable dans le rôle de l'Évangéliste ainsi que Arthur Carron, quoique manquant parfois de discrétion, et Norman Cordon qui doit être félicité particulièrement pour sa belle sobriété et son interprétation simple, sans emphase. L'orchestre dans les deux œuvres de Bach et Beethoven fut toujours d'une grande tenue; Wilfred Pelletier est le maître incontestable de ses instrumentistes. Une autorité qui ne se dément pas un seul instant, au point de nous faire souhaiter qu'il soit constamment à la tête de l'orchestre de la Société.

tout grand enfant. Félicitons particulièrement Harrell pour sa diction impeccable. Plusieurs, avant la représentation, et j'étais du nombre, craignaient qu'un léger accent saxon ne vint rompre le charme indicible du texte de Maeterlinck, pas du tout! pas le moindre accent! et c'est tout à l'honneur de l'artiste du Metropolitan... Léon Rothler, bien connu ici, tenait le rôle du vieux roi Arkel. Il fut magnifique à entendre et à voir. On a rarement vu une telle aisance sur la scène. Ce grand artiste français, racé et merveilleusement intelligent, souleva notre enthousiasme et notre admiration durant tout le dernier acte. Lydia Summers, un des plus beaux contrastes que j'aie entendus à la scène, chanta le rôle très court de Geneviève comme il doit être dans la plus pure tradition de la chanter. Lillian Raymond, La petite fille de moins de vingt ans, fut étonnante dans le rôle du petit de la note; très beaux en même temps que très sobres. Il aurait fallu être bien difficile pour avoir demandé mieux. Félicitations à M. Cecil West!

La plus belle réussite du Festival fut à mon avis la représentation du chef-d'œuvre de Debussy, Pelléas et Mélisande.

Je ne crois pas que, dans les dix ou quinze dernières années, Montréal ait assisté à une manifestation musicale d'un tel retentissement, d'une si grande beauté et qui ait été attendue avec tant d'impatience. D'abord, Pelléas et Mélisande n'avait jamais été donné à Montréal; puis il y avait Jobin, engagé cet hiver au Metropolitan, qui tardait de voir dans une production de première classe, puis il y avait aussi Marcelle Denya que nous avions entendue à peine dans un petit bout de chanson, cet hiver au Forum, puis Rothler, dont nous savions qu'il était merveilleux dans le rôle du vieux roi Arkel, et enfin Mack Harrell dont nous connaissions également le beau talent.

Et tout alla de merveille: ceux qui connaissent le drame de Debussy (pour l'avoir étudié au préalable avec la partition ou le disque — et je tiens mordicus à l'éducation musicale par le disque; pour Pelléas, par exemple, quel meilleur moyen de connaître le rôle de Golaud que de l'entendre interpréter sur disques Columbia par le baryton Dufrene, le créateur du rôle en 1902), furent émerveillés; et ceux qui en prenaient connaissance pour la première fois furent enchantés et ne demandant qu'à le réentendre.

Puis les solistes qu'on avait choisis on ne peut plus judicieusement, pour les différents rôles, firent simplement des prodiges. Jobin se révéla artiste de grande classe, d'une intelligence supérieure et d'une diction parfaite. Marcelle Denya est une belle cantatrice et aussi une grande actrice. Elle fait une Mélisande rêvée; poétique, petite fille innocente et amoureuse qui n'est pas consciente du drame terrible qui se déroule autour d'elle. Golaud, personnifié par le baryton Mack Harrell, était saisissant de vérité: un prince fruste, aux manières brusques, amoureux fou et sur-

dommé toutefois que nous soyons obligés de donner des concerts dans des granges d'aïe! et dans une ville voisine! Pauvre musique! Cela durera-t-il bien longtemps encore? Même s'il y a une crise, causée par la guerre, la musique, pour cela, ne cesse pas d'exister; elle ne cesse pas d'être nécessaire pour bien des gens et on lui doit porter tous les égards dus à son rang: celui du plus grand et du plus accessible de tous les Arts. Enfin on en reparlera...

Un souhait à formuler, avant de terminer: Montréal est une des quatre ou cinq grandes villes françaises du monde, pourquoi pas alors donner à nouveau Pelléas et Mélisande, peut-être la plus grande œuvre de la musique française, l'an prochain; et pourquoi pas plusieurs années de suite, ce serait une belle tradition.

Réal BENOIT



### de la MUSIQUE et des MUSICIENS

Un des nôtres donnait un récital à Boston il y a quinze jours et y remporta un tel succès! Il s'agit de Jules Payment, violoniste, titulaire d'une bourse d'études de la Province de Québec. Le récital avait lieu en la George W. Brown Hall, au New-England Conservatory of Music.

Le programme comportait le Tzetzello de Dvorak; la Sonate de Franck; Sicilienne de Bach-Auer; Allegretto de Bocherini-Kreisler; Menuet de Debussy-Cholent; et Scherzo-Tarentelle de Wieniawski.

Des amis à moi qui assistaient au concert du jeune violoniste de Québec ne manquèrent pas d'affirmer que Payment s'était révélé artiste d'une maîtrise parfaite et d'une formation accomplie. Interprétation soignée dans les moindres détails; versatilité lui permettant de s'adapter aux différents genres; sonorité rayonnante et une virtuosité incontestable.

Le Berkshire Symphonie Festival aura lieu cette année à Tanglewood du 1er au 15 août. Les Canadiens se rendent de plus en plus nombreux à ce festival de l'orchestre symphonique de Boston, dit-on. Les solistes cette année seront: Gregor Piatigorsky, violoncelle; et Alexander Kipnis, basse; qui seront les solistes dans l'exécution de la Messe en si mineur de Bach. Pour plus amples informations écrites à: Berkshire Symphonie Festival, Stockbridge, Mass., U.S.A.

La Société internationale de Musique Contemporaine tiendra son festival annuel en octobre, cette année. Le festival aura lieu à New York ou à Princeton, N. J. et non à Budapest comme il avait été décidé auparavant. Les compositeurs de toute nationalité peuvent soumettre leurs œuvres à cette Société. Les membres du jury sont: Roger Sessions, E. Urie; Karol Rathaus, Pologne, Hongrie et Autriche; Ernest Krenek, Tchécoslovaquie; Sydney Chapple, Angleterre; Joachim Nin-Omelie, pour la France, l'Espagne et l'Amérique du Sud.

R. B.

### IL DUCE!...

A toi, bien à toi, rien qu'à toi, je dédie ces nauvés, Il Duce. Jean DESPREZ.

Hélas, la face du traitre sourit à ses machinations. Il croit parler en maître, il croit foudroyer les nations, il se sent puissant, immense! Il pense être Alexandre ou bien César, lorsqu'il n'est qu'un bâtard, un bâtard de la gloire, un bâtard [du génie, des débris du vainqueur, bâtard couronné roi de l'infamie. Car il n'a même pas la monstrueuse gloire de celui qui, la-bas, par la haine et la force, enchaîna les victoires... Car il n'a même pas dressé sa cocarde au milieu du combat! Il n'a pas crânement coté la [camarde!... Il n'a pas dirigé, combiné, arrangé, le vaste enlacement de ce désordre [immonde! Il n'a pas fait frémir ni terrassé [le monde!... Gros, gras, nourri, crotté, bien à l'abri dans sa presqu'île, il attendait que cette guerre fût nublée avant de s'y frotter. Et maintenant, il tend son auge, il patouge derrière le tyran, espérant sa part du monde. Il sort sa fronde qu'il voudrait brandir à côté du canon. Il fait rire le monde. On vomit sur lui en hoquets sans nom. Il se croit César, Alexandre? Il n'est qu'un bandit bon à pondre. Il se croit un lion qui fait trembler la terre! Dans ces débris de guerre, il n'est qu'un colimaçon glué aux tentacules de la pieuvre majuscule; un chien qui veut son os; un gras porcneau qui dans son auge, patouge. Il Duce, tu as scellé la gloire dans l'histoire: Il Duce, vil roquet au tyran féodal. Jean DESPREZ

Au début de juin, Maurice Cammage donnera le premier tour de manivelle d'un nouveau film adapté du célèbre roman de Gaston Leroux, "Rouletabille". Une interprétation éblouissante sera bientôt publiée.

LES CONCERTS SYMPHONIQUES DE MONTREAL CONCERT POPULAIRE Au Chalet du Mont-Royal Jeudi, 27 juin à 8.45 p.m. Chef d'orchestre: FABIAN SEVITZKI Indianapolis Symphony Orchestra soliste ELEANOR SPEER Soprano du Metropolitan Opera Company 219, rue St-Jacques, 25 et 27 Pour renseignements: I.A. 3937 chambre 219, Hôtel Windsor.

LES CONCERTS SYMPHONIQUES DE MONTREAL CONCERT POPULAIRE Au Chalet du Mont-Royal Jeudi, 27 juin à 8.45 p.m. Chef d'orchestre: FABIAN SEVITZKI Indianapolis Symphony Orchestra soliste ELEANOR SPEER Soprano du Metropolitan Opera Company 219, rue St-Jacques, 25 et 27 Pour renseignements: I.A. 3937 chambre 219, Hôtel Windsor.

### THEATRES ET CONCERTS

Chalet de la Montagne: Le M.R.T.F. présente: "LES TROIS MOUSquetaires", 23 juillet.

Chalet de la Montagne: Les Concerts Symphoniques, jeudi le 27 juin à 8.45 p.m.

"Untamed" (au CAPITOL). L'attraction principale du cinéma Capitol, la semaine prochaine, sera le film "Untamed", entièrement photographié en couleurs. Le scénario basé sur une nouvelle de Sinclair Lewis, "Man-Trap", compte dans sa distribution des acteurs tels que Ray Milland, Patricia Morison et Akim Tamiroff. Ces excellents artistes sont aidés dans leur travail par William Frawley, J. Farrell MacDonald, J. M. Kerrigan, Jane Darwell; cette dernière reçoit les louanges des critiques, récemment, pour le magnifique travail qu'elle a fourni dans "Drapes of Wrath".

L'histoire, qui se passe dans les magnifiques décors des bois du grand Nord, présente de merveilleux tableaux. Entre autres, une scène représentant une tempête de neige, est de toute beauté; c'est, en fait, de déchaînement des éléments, une scène encore plus belle que celle de la tempête de "Hurricane".

Hommes et femmes, dans "Untamed", sont interprétés avec les saisons. Patricia Morison, dans le rôle de Elvira Baxter est l'héroïne qui offre une chance de changer de vie et aller vivre entourée de grands paysages, mais elle est déçue à la suite d'une tempête, une femme déçue, non approuvée. Elle tient un rôle dans le genre de celui qu'elle avait dans "Persons in Hiding", un rôle dynamique qui fit d'elle une star.

Le film supplémentaire sera "The Bulwark", et aura pour principal acteur Billy Lee, ce petit garçon dont le talent est si grand. C'est l'histoire d'un garçonnet qui aime bien son chien dont personne ne veut s'occuper. Il le transforme en champion mais malheureusement, tout son travail échoue misérablement à la fin. Ces deux films forment donc un programme de tout premier choix.

"Saturday's Children" (au PRINCESS). Le scénario de ce film est basé sur la pièce de Maxwell Anderson, le gagnant du fameux prix Pulitzer, il y a quelques années. L'histoire présente quelques similitudes avec celle de la série de "Four Daughters" et de "Four Wives"; de plus, John Garfield et Claude Rains font aussi partie de la distribution. Anne Shirley tient l'un des rôles principaux; elle est l'épouse de Garfield. Les auteurs du scénario, les frères Epstein, ont employé un genre de dialogue qui ressemble en plusieurs points à celui des films mentionnés plus haut.

"Saturday's Children" est un film des plus intéressants, et si l'on se base sur les succès obtenus partout où il a été présenté, on ne peut douter qu'il sera très bien accueilli par les auditoires montréalais. Tout au long de la représentation, les événements qui surviennent tiennent les spectateurs dans une ambiance plutôt plaisante. Quelques scènes sont vraiment hilarantes; d'autres sont profondément dramatiques. Le dénouement est heureux et tout à fait à point.

L'histoire concerne un jeune homme et une jeune fille travaillant pour un gros commerce, qui s'épouse, tout marche rondement jusqu'à ce que la jeune épouse perde sa position. Le mari commence à souhaiter d'avoir attendu pour se marier qu'il ait une position plus stable. On lui avait déjà offert un emploi à Manille qu'il avait refusé un peu avant son mariage. Cette offre lui est faite de nouveau, mais sa jeune épouse ne l'accepte pas et de plus elle lui cache qu'elle attend un enfant. Plus tard, elle lui apprend la vérité; il se querrelle et le jeune homme décide de partir pour les Philippines. Le père de la jeune fille entre alors en scène et par ses agissements restaure la paix dans le ménage.

Le deuxième film de ce même programme est "The King of the Lumberjacks".

L'appel lancé par la Croix Rouge américaine en faveur des Alliés, qui porte ses fruits parmi toutes les classes américaines et les millions de dollars que contribuent les Yankees pour atténuer les souffrances d'innombrables réfugiés en France, n'empêchent pas nos mécènes d'aider matériellement la musique "un véritable vestige de notre civilisation" tant abusée par les hordes barbares d'outre Rhin.

Grâce à l'appui de quelques "riches", la ville des Quakers, Philadelphie, possède une troupe d'opéra pleine de bonne volonté et enthousiaste dont le but est de présenter des ouvrages lyriques soit en anglais soit dans la langue dont les livrets ont été conçus.

Pour sa troisième saison (1940-1941) la jeune organisation se propose de présenter sept opéras, avec des éléments artistiques recrutés parmi les sujets nés ou naturalisés américains.

L'âge moyen de chaque chanteur ou chanteuse est de trente ans. Le répertoire de la saison prochaine sera interprété en majeure partie, en anglais et sera dirigé par Sylvan Levin, pianiste et diplomate du Curtis Institute de Philadelphie et la mise-en-scène est confiée à Hans Wohlmuth.

Le ballet sera sous la direction de Mary Binney Montgomery. Pour fêter le centenaire de Tchaikowsky, la troupe interprétera en anglais, Eugene Onegin; la liste des ouvrages comprendra, aussi la Fiancée vendue, en anglais, par Smetana, la Bohème, en italien, Pelléas et Mélisande, qui sera chanté en anglais pour la première fois en Amérique, Il Tabarro (Puccini) l'Heure espagnole (Ravel) et les Noces de Figaro, aussi en anglais.

Fernand PREVOST

"Les Nouveaux Pauvres" devient "Soyez les Bienvenus" Lucien Baroux, Jules Berry, Gabrielle Dorziat, Jean Mercanton, André Lefaur, Pierre Larquey, Simone Berinau, Claire Jordan, Temerson et Carotte sont les interprètes du film de Jacques de Baroncelli, "Soyez les Bienvenus".

Chantecler LE CHARMANT HOTEL POUR VILLÉGIATURE, fait face au Ste-Adèle... tous les sports... confort ultra-moderne... sans particularités, cuisine renommée, clientèle de choix. Ecrivez à CHANTECLER, Sainte-Adèle en basit, P.Q.



MONTREAL  
Capitol: — "Untamed"; "The Biscuit Eater";  
Imperial: "Buck Benny Rides Again"; "Star Dust";  
Loews: "Susan and God";  
Palace: "Brother Orchid";  
Princess: "Saturday's Children"; "The King of the Lumberjacks";  
Saint-Denis: "Maria Chapdelaine"; "Je n'ai pas tué Lincoln";  
Beaubien: "Le Joueur d'Échecs"; "Le Mirage de l'Amour";  
Electra: sam. à mar.: "Submarine D"; "A Woman in the Judge"; "Inside Information"; mer. à ven.: "Vive la Nation"; "Mon Curé chez les Riches".

QUEBEC  
Cinéma de Paris: "La Piste du Sud"; "Le Clu des Fadas";  
Canadian: "Yamili sous les Cèdres"; "Mon Père et mon Papa";  
Victoria: "La Marcellaise"; "Martha".

"Maria Chapdelaine" (au SAINT-DENIS). C'est avec le plus grand plaisir que nous reverrons à l'écran "Maria Chapdelaine" cette œuvre de grand intérêt, d'un dessin aussi pur, d'une exaltation aussi noble, d'une pudeur aussi exquise que le roman qui l'inspira. Comme on le sait, l'histoire est basée sur le roman de la réalisatrice canadienne, Marie Perle, dans des magnifiques décors naturels.

Qui connaît les grandes lignes du roman de Louis Hémon? Maria Chapdelaine, fille d'un fermier, vit avec ses parents dans un coin isolé du pays de Québec. L'hiver est dur, mais Maria vit dans le souvenir du trapper François Paradis. Ils se sont promis en silence. Mais François Paradis en voulant revenir pendant l'hiver, est tué par un ours dans la forêt et meurt dévoré par les loups. Maria renferme son chagrin. Puis la vie coule, un jeune homme de Québec la demande en mariage. Mais elle sait que son devoir est sur la terre de son père, dans la ferme où sa mère vient de mourir. Et elle acceptera d'épouser son voisin: Eutrope Gagnon qui a su l'attacher.

Le film bénéficie d'une splendide interprétation. Maria Chapdelaine, est jouée idéalement, incarnée en Madeleine Renaud, si douce, si flexible, si équilibrée, aux yeux chargés de fidèle amour, à la grâce sans apprêts. Deux acteurs se détachent d'une troupe qui a du métier et qui possède la foi. Ce sont Jacques, naturellement, cordialement, profondément identifié au personnage de Samuel Chapdelaine, et Rignault qui a un air de bonhomme, et qui joue les autres rôles. Les autres créations de Suzanne Després, Bourdelle, J.-P. Dumont et Jean Gabin, sympathique sans candides.

Il faut encore signaler Daniel Mendaille, parfait dans le rôle du curé, et notre compatriote Fred Barry mérite certes une mention spéciale pour son jeu habile et sincère. Point encore partie de la distribution: Le Vikan, Emilie Genevois, Van Dael, J. Langevin, Maximilienne, Gaby Tricot, Laurel, Hamilton, Clément, Marc.

Comme attraction supplémentaire, le Saint-Denis présente: "Je n'ai pas tué Lincoln", avec Warner Baxter et Gloria Stuart.

"Susan and God" (au LOEWS). Joan Crawford, Frederic March, Ruth Hussey, John Carroll, Rita Hayworth et plusieurs autres acteurs de grand talent font partie de la distribution de ce film. Le genre de ce film est le drame cinématographique tient de la comédie et du drame. Cette œuvre est présentée à l'écran après avoir obtenu un grand succès dans les salles de spectacle. On y parle particulièrement sur le Broadway. On y relate les bonnes et les mauvaises manières de la "société" ou plutôt des snobs de Long Island.

Ce genre de pièce demande une interprétation de tout premier choix et, afin d'ajouter plus de valeur au film, on a doté d'artistes de grand talent la distribution: Le Vikan, Emilie Genevois, Van Dael, J. Langevin, Maximilienne, Gaby Tricot, Laurel, Hamilton, Clément, Marc.

Comme attraction supplémentaire, le Saint-Denis présente: "Je n'ai pas tué Lincoln", avec Warner Baxter et Gloria Stuart.

"Brother Orchid" (au PALACE). Le cinéma Palace est, ces jours-ci, un lieu où l'on peut se reposer des mauvaises nouvelles qui nous parviennent d'outre-mer. De fait, on y présente un film dans lequel le fameux gangster de nombreux pellicules cinématographiques devient tout à fait amadeu; il est transformé à l'occasion en bon frère religieux, dans un monastère.

Ce nouveau film d'Edward G. Robinson est basé sur l'histoire de Richard Connell qui parut dans un magazine américain. On y relate les aventures d'un gangster qui s'est transformé en un homme qui cherche refuge dans un monastère et où il refait complètement sa vie.

Ann Southern, la protagoniste de Robinson, donne une excellente interprétation; Humphrey Bogart tient un rôle de plus le rôle de vilain, rôle dans lequel il excelle. Ralph Bellamy, Allen Jenkins et quelques autres font bonne figure dans la distribution. Donald Crisp donne une excellente caractérisation dans le rôle de Robinson supérieur de la communauté où Robinson trouve refuge.

Il est intéressant de noter que, bien qu'il soit ordinaire l'on n'ait donné à Edward G. Robinson des rôles de dur à cuire, il n'en est pas moins demeuré un acteur de grand talent auquel tous les genres de rôles conviennent. Souhaitons le revoir cet admirable acteur dans des rôles tels que ceux qu'il a tenus dans "Silver Bullet" et "Brother Orchid".

Pour ajouter de la variété à son programme, la direction du cinéma Palace présente plusieurs courts métrages, ainsi qu'une pellicule sur les actualités.

ST-DENIS  
SAMEDI  
JEAN GABIN  
MADRID RENAUD  
et FRED BARRY  
et MARIA  
CHAPDELAINÉ  
WARNER BAXTER  
et GLORIA STUART  
Je n'ai pas tué Lincoln  
LE MANIÈRE DE LA GRANDE OUVRIÈRE AMÉRICAINNE!

Chantecler LE CHARMANT HOTEL POUR VILLÉGIATURE, fait face au Ste-Adèle... tous les sports... confort ultra-moderne... sans particularités, cuisine renommée, clientèle de choix. Ecrivez à CHANTECLER, Sainte-Adèle en basit, P.Q.

### "UNE FLAMME AU COEUR"

Roman de PIERRE DHAEL

Dans cet ouvrage d'une haute tenue littéraire, sont évoquées d'abord les souffrances cruelles de Geneviève, la femme héroïque de l'écrivain célèbre, Claude Bouvray.

Mariée dans l'amour, ces deux jeunes gens n'ont pas tardé à voir leur bonheur se dissoudre à la suite de dissentiments tenant au caractère de Claude et aux exigences, trop facilement accueillies, de la vie d'un homme de lettres.

Le cœur aimant de Geneviève se brise au contact du personnelisme farouche, de l'orgueil outré, de l'originalité maladroite de son mari.

Domné de son talent, Claude s'abandonne complètement à cette influence utile et est finit par oublier d'abord, et par hair ensuite, la femme charmante qui l'avait jadis séduit et qui vit maintenant dans la tristesse, la solitude et l'abandon.

Quand son Egérie a succombé dans un accident de chasse, perdant en elle le complément de sa nature, l'inspiration de sa pensée, le stimulant de sa volonté, Claude Bouvray tombe dans un état de dépression morale qui lui interdit toute activité littéraire et le conduit à la folie et à la mort.

Heureusement pour Geneviève un être généreux et bon n'a cessé de veiller sur elle à travers les pires tourments. C'est Bernard d'Erigny, un cousin qui l'a jadis demandée en mariage et qui se l'est vu refuser par les parents de la jeune fille, lesquels lui ont imposé le silence sur sa demande et sur leur refus.

Lorsque le souvenir de Claude se sera suffisamment estompé, grâce au recul du temps, Geneviève, émerveillée, apprendra et l'amour de Bernard, et le sacrifice consenti pour elle d'une carrière brillante, et le véritable sens de cette amitié fidèle qui n'avait cessé de s'affirmer chaque jour tout au long de la route douloureuse.

### Les faux amants du culte de la musique

Pendant la représentation de Pelléas et Mélisande de Debussy au His Majesty's, nous avons été témoins du peu de respect qu'ont les Montréalais envers le culte musical. Est-ce faute d'éducation? Est-ce faute de maturité que ne possèdent point les pays de la jeune Amérique du Nord?

Il est très déplaisant pour l'oreille d'entendre le bruit que font ces prétendus amateurs de la musique soit par leur déplacement sur les sièges, soit par l'indiscrète chuchotement, l'innocent papotage, l'indélicat mouchage. Il est intolérable de voir certaines gazelles coquettes ou certains pinsons argentés prendre leurs sièges longtemps après que l'entracte soit terminé de façon à envoyer effrontément les punctuels, ceux qui demeurent à leur siège, qui ne cherchent pas à faire parade de leur plumage afin de se faire remarquer ou de voir dans les corridors leurs amis pour montrer qu'ils sont présents, pour s'assurer par un jugement plus ou moins sain sur la partition, l'orchestre, les chanteurs, les décors, les lumières et les toilettes une admiration béate.

En Europe, les spectateurs écoutent avec le silence qui convient dans les cloîtres et c'est juste. Il y a une belle discipline de l'esprit et du corps. Ici il y a trop de débordement de "pop" américain qui tue la culture en remplaçant la formation par l'information.

Jusques à quand aurons-nous cet embêtement de la part d'incontestables grues? ...

Fernand PREVOST

John Crawford  
Frederic March  
SUSAN AND GOD  
Loews

Edw. G. ROBINSON  
"Brother Orchid"  
ANN SOTHERN  
HUMPHREY BOGART  
PALACE

RAY MILLARD - TAMIROFF  
PATRICIA MORISON  
UNTAMED  
The BISCUIT LATER  
Capitol

John GARFIELD - ANN SHIRLEY  
"SATURDAY'S CHILDREN"  
PRINCESS

# Le Livre Américain

# En allant au World's Fair

Paul Valéry

# Attitudes

Deux romans historiques du Canada français:

*Loups sous la Lune — Wolves against the Moon*  
par Julia Cooley ALTROUCHI (1)

*Tranquille mon Capitaine attend—Quietly my Captain waits*  
par Evelyn EATON (2)

En dépit de leurs titres vagues et comme tirés à la loterie, ces deux ouvrages nous offrent des romans historiques ayant notre pays pour thème et pour théâtre, et méritent, à ce titre, d'intéresser notre attention.

Ils diffèrent en ce qu'ils décrivent deux régions opposées de notre sol, deux périodes distantes de nos annales; mais ils se ressemblent par les bases solides dont ils appuient leur énoncé, et le souci de vérité de leurs portraits et de leurs scènes. Ils font revivre des personnages de second plan, et conséquemment peu connus, qui eurent pourtant leur heure d'action et d'influence, et qu'avait jusqu'ici trop négligés la grande histoire. Sur leurs gestes authentiques ils brodent des trames d'intérêt romanesque, accentuant les éléments humains, parées d'une touche sentimentale, quelque peu féminine, qu'explique assez la personne des auteurs.

Les chroniques de Québec ont conservé le nom de Joseph Bailly de Messein qui, trente ans après la conquête anglaise, promena sa vie vagabonde dans les Pays d'en Haut, et s'y amassa une fortune dans le commerce des fourrures. Il était d'une noble famille, titulaire de la seigneurie de Sainte Anne, et allié à la maison des Aubert de Gaspé. Son père, Michel Bailly, avait exercé sous les Français des charges publiques et gardait un haut rang dans la société de l'époque. Un de ses oncles avait été nommé coadjuteur de l'archevêque de Québec. Mais Joseph se sentait le goût des aventures, et préférait à des jouissances oisives l'existence ardue des trappeurs et des coureurs des bois. Laisant derrière lui ses parents et Corinne de Courcelles, la séduisante coquette qu'il admirait passionnément, il s'était dirigé vers les rives des grands lacs, et là s'exerçait librement, au milieu des traitants et des tribus sauvages, les ressources de son énergie.

C'est la biographie romancée de Joseph Bailly de Messein que développe Mme AltroUCHI dans ce *Loups sous la Lune*, où il y a, en fait, fort peu de loups et pas plus de lune qu'il n'en faut. Les faits couvrent les mêmes années, et parfois le même territoire, que le roman récent de Mr Desrochers, *Les Engagés du Grand Portage*, et les deux ouvrages présentent plus d'un point de comparaison. Ils nous mènent au début du siècle dernier, au temps des luttes spasmodiques des tribus indiennes contre l'invasion des blancs, des rivalités sans scrupules des grandes compagnies, et à la veille de la guerre de 1812, dont la région d'en Haut devait sentir les répercussions. Joseph Bailly circule surtout entre les lacs Huron et Michigan; il habite tour à tour Arbre Croche et l'île Mackinac, peuplés en grande partie par des Français aventuriers ayant pris des épouses indiennes et fondé des familles encore proches de l'état sauvage. Il a à pour rival un certain sieur Rastel, qu'il a connu au pays de Québec et qui, dans son absence, lui a ravi le cœur de Corinne de Courcelles. Rastel s'adonne surtout à la contrebande des fourrures; et leurs intérêts divergents, non moins que leurs rancunes intimes, mettent constamment ces deux hommes en conflit. A Mackinac Joseph rencontre la jeune métisse Marie, la fille d'Antoine Lafèvre et de Neengab, une femme native, élevée dans les mœurs sauvages depuis la mort du vieux trappeur, mais qui hérite la mémoire de son père et soupire en secret après la vie civilisée des blancs. Et il se trouve qu'Antoine Lafèvre avait été l'ami de cœur de la mère de Joseph avant son mariage au seigneur Bailly de Messein! Ce souvenir rapproche les deux jeunes gens; et quand Joseph sauve Marie des pièges pervers de Rastel et des malédictions du sorcier Delavigne, qui tous deux cherchent à la séduire, ils se découvrent un amour réciproque, et le roman coupé en herbe de leurs parents revit par leur classique mariage.

Cette idylle est corsée d'épisodes excitants, de fuites mouvementées, de dangers bravement subis; elle s'emmêle aux soulèvements indiens, au massacre de Fort Wayne, et se lie au progrès des établissements des grands lacs, des bourgades déjà importantes de Détroit et de Chicago. L'auteur prétend, en ces tableaux, à une exactitude foncière que je ne me permets pas de discuter. Je ne veux que noter leur poussée dramatique, en une marche pourtant un peu lâche. On peut faire des réserves sur la portion sentimentale du livre; elle me semble un peu trop pâmée et douceuse. Mais d'autres aimeront peut-être à la trouver sucrée plutôt que salée. C'est une oeuvre, en tout cas, aussi inoffensive que celles de Fenimore Cooper et sur laquelle l'abbé Bethléem peut en sûreté mettre son estampille.

*Tranquille, mon Capitaine attend*, nous reporte cent ans en arrière et découpe un fragment des chroniques de l'Acadie à l'orée du XVIIIe siècle. C'est un livre qui, cette fois, s'apparente à l'étude de Mr Pierre Daviault, *Le Baron de Saint-Castin*, et, sous une forme partiellement fictive, redit des péripéties analogues. La dame qui porte ici le tison d'incendie est Mme de Freneuse, personnage d'ailleurs historique, dont les documents de l'époque débattent souvent le caractère. Et son vis-à-vis dramatique est Pierre Denys de Bonaventure, capitaine de vaisseau dans la marine du Roi, qui fut même pour un temps, en l'absence de Mr de Broullan, mis en tête de la colonie. Ils s'étaient connus à Québec dès 1694, et une affection tendre s'était établie entre eux. Louise Guyon, alors toute jeune, avait même voulu s'embarquer, déguisée en mousse, sur le bateau du capitaine et le suivre à travers les mers; mais il avait sagement repoussé cette affaire par trop hardie. Sept ans plus tard, en un second voyage, il l'avait trouvée mariée au baron de Freneuse, et s'appretait à aller rejoindre son mari dans leur domaine en Acadie. En route lui-même pour Port Royal, il l'avait prise à bord et l'avait déposée sur la route de ses terres, perdues dans les forêts de la Rivière Saint-Jean. Ils avaient échangé leurs regrets du passé, et de nouveaux serments d'amour impérissable. Et il ne l'avait pas entièrement quittée: il lui

avait laissé son neveu Robert comme servent et comme protecteur.

Pendant trois ans ils ne se revoyent plus. Louis dissimule de son mieux le lourd ennui de cette absence, et se dévoue à son mari, qui pourtant souffre de sa froideur. Le jeune Robert, fatalement, s'éprend d'elle et lui cause de nouvelles inquiétudes. Alors s'abat une catastrophe. Les Iroquois attaquent La Freneuse, et les Micmacs amis sont impuissants à la défendre. Le manoir est pillé, brûlé, et le baron est massacré sur place. Grâce au dévouement de Robert, Louise réussit à s'échapper et s'enfuit jusqu'à Port Royal, où Mr de Bonaventure les recueille l'un et l'autre et leur donne l'hospitalité. Mais la jalousie a bientôt déshabillé l'oncle et le neveu. Robert, désespéré de voir son amour refusé, s'adonne à une tribu sauvage, dont il devient, au cours du temps, le chef. Louise, restée commensale de Pierre, voit s'accomplir ses vœux, et tous deux ils s'estiment parfaitement heureux. Hélas! le capitaine a une épouse et une famille en France; la vie commune qu'il mène avec Mme de Freneuse est ici sujet de scandale. Les missionnaires, les colons rigoristes, le dénoncent successivement à deux gouverneurs. Mais Mr de Broullan, et après lui Mr de Subercase, ont eux-mêmes succombé au charme de la gente veuve, et dédaignent ces accusations malignes. Ils lui obtiennent même une pension du roi, et lui font bâtir une maison qui sauve un peu les apparences. Toutefois, la naissance d'un fils, qui n'a pu être tenue secrète, révèle toutes les clameurs; et les ennemis de la baronne, portant leurs plaintes à la cour, obtiennent enfin contre elle un décret d'exil. Mme de Freneuse passe en France pour y plaider elle-même sa cause; et elle plaide en même temps celle de la colonie, depuis longtemps négligée par la métropole, menacée par l'Anglais et dénuée de tout secours. Elle charge à ses frais un bateau de provisions et d'armes et, défiant les ordres du roi, retourne à Port Royal, où les colons qu'elle sauve de la famine ne songent plus à l'inquiéter. Mais pendant son absence Pierre de Bonaventure a été pris par les Anglais, et elle apprend bientôt sa mort. Il lui faut assister, désolée, impuissante, à la conquête finale de l'Acadie. Alors elle retourne, pour y mourir, à son vieux domaine de Freneuse, dont les fidèles Micmacs l'aident à réparer les ruines, et elle s'y consacre à son fils, dernier lien qui lui reste avec son ami disparu.

Remarquez que les archives acadiennes et françaises appuient la plupart de ces faits: il a suffi de les grouper et de les relier d'une couleur plus vive et plus chaude. L'auteur, qui a habité l'Acadie, est au courant de ses aspects, de son langage et de ses mœurs, et donne à ce récit une impression de réalisme. Il y a bien quelques détails qu'on pourrait contester: ainsi les dévôts habitants ne paraissent trop prodigés de leurs signes de croix. Fut-ce jamais la coutume, même pour de rudes soldats, de se signer chaque fois qu'ils s'adressent à un prêtre ou qu'ils prononcent le nom d'un trépassé? Je croyais que ce rite, en dehors des heures de prière, n'était guère usité qu'en protection contre le diable. Est-il exact que le prix d'une chambre à Paris pour une nuit, vers 1708, était égal au coût d'une paire de boeufs au Canada? Et c'est Mr de Pontchartrain, n'est-ce pas, qui fut ministre de Louis XIV, et non Mr de Pourchartrain, comme l'auteur l'écrit constamment? On peut trouver aussi que l'amour de Louise et de Pierre est quelquefois trop langoureux pour des figurants de cette trempe. Mais en somme cette oeuvre est solide et fortement intéressante. Mme Louise de Freneuse, la belle persécutée, fait pendant à Pédiassaké, l'épouse indienne de Saint-Castin, qui soulevait, vers le même temps, et à quelques lieues de distance, les protêts des âmes délicates. Il ne faisait pas bon, dans l'Acadie de 1700, d'en prendre à l'aise avec les lois morales. Louis DANTIN.

## M. Neville Henderson et l'Anschluss

Dans *"The Failure of a Mission"* où il nous communique ses souvenirs diplomatiques, l'ancien ambassadeur à Berlin raconte que, dès janvier 1939, il envisageait une action immédiate contre l'Autriche. Le chancelier Schuschnigg, note l'ambassadeur, commit tout d'abord deux fautes: il accepta d'une part de se rendre à l'invitation de Hitler à Berchtesgaden et, d'autre part il resta à son poste après avoir accepté ce qu'il désapprouvait personnellement.

M. Henderson note encore que le plan primitif de Hitler était sans doute de faire diminuer petit à petit le crédit du chancelier Schuschnigg, de manière à ce qu'il fût obligé de démissionner. Un gouvernement pro-nazi l'aurait alors remplacé qui aurait favorisé les plans du Reich.

Enfin, le chancelier d'Autriche commit une troisième et dernière faute en annonçant un plébiscite: c'était là le geste d'un homme acculé et il lui fut fatal, déclare l'ancien ambassadeur à Berlin qui souligne que Schuschnigg prit cette décision sans consulter Mussolini, lequel aurait été capable, comme en 1934, de donner un appui militaire à l'Autriche. L'annonce de ce plébiscite fut l'occasion pour Hitler, maître opportuniste, de réaliser l'Anschluss.

A la question que se posaient les Allemands: qu'allait faire la Grande-Bretagne, Sir Neville Henderson répond: "L'Autriche était l'Allemagne et il y avait trop d'Autrichiens qui étaient favorables à une réunion de leur pays au Reich. L'amour du peuple britannique pour la paix était trop grand pour approuver une guerre dont l'issue morale ne faisait aucun doute".

Le 11 mars, au cours d'une conversation entre l'ambassadeur britannique et le maréchal Goering, celui-ci se livra à une violente diatribe contre Schuschnigg et fit ressortir l'impossibilité pour le Reich de procéder autrement qu'il ne l'avait fait.

Rien, en vérité, n'aurait pu sauver l'Autriche, note encore une fois M. Henderson, ou même lui permettre de vivre dans l'indépendance, sauf une guerre engagée par les puissances occidentales, guerre dans laquelle la plus grande partie de la jeunesse autrichienne se serait battue du côté allemand.

Ce n'est pas de jour qu'il est profitable de voir l'Exposition. C'est le soir, vers 9 heures, quand la virtuose électricité commence ses magies, dressant de toute part fontaines lumineuses, niagara, aquacade, et qu'elle fait tourner au-dessus de nos têtes les ailes rouges et bleues d'un invisible moulin sur qui soufflerait le vent d'un autre



monde... Je ne suis même plus certain de la lune. Sont-ce de vraies étoiles...? Pourquoi pas l'annonce d'une compagnie blâsée de l'Empire State et qui serait montée plus haut...? Cependant, les humains n'auraient jamais fait scintiller des étoiles et donné à la lune cet air grotesque. La lune a en effet une bien drôle de gueule avec cette babine pendante. Est-ce l'amertume de voir une Terre ravagée par le délire de la Folie ou la joie de contempler dans un parc l'histoire du Progrès condensé? J'abandonne à ceux qui la savent la réponse. Je n'ai moi qu'à ouvrir les yeux bêtement devant ce déluge de lumière. Et, comme un enfant placé à l'improviste devant un formidable short-cake, j'ingurgite gloutonnement, quitte à vomir s'il exagère.

Le subway est sorti de terre comme un gros ver et dans un bruit de ferraille s'est grisé sur un rempart d'acier. On aperçoit un ciel plus saumon qu'un ciel de ville. Reflet de l'Exposition. Deux amoureux se sont gentiment penchés vers ce feu d'artifice permanent, deux gentils amoureux qui s'embrassent comme deux oiseaux, par petits becs. Jolie bouche accentuée de jeune fille, la joue fraîche, une joue à la Renoir. (En attendant d'être comblé par les magnifiques peintures françaises je regardais ces natures qui n'avaient rien de mortes). Ils riaient comme deux amoureux rient toujours. Lorsqu'un virage précipitait lui sur elle ou elle sur

lui, ils restaient rapprochés, trop heureux d'être servis par le Hasard. (Au retour, je serai moins chanceux, quand d'infâmes jazzeurs hurleront des airs nègres de la mesure de leurs mains, de leurs pieds, de leurs mâchoires). Arrivé au World's Fair je souhaitai un "good time" à mes deux pigeons. Ils me rirent la réciproque toujours de ce même rire

de jeunesse, — car le rire ne vieillit-il pas avec l'âge?

L'Exposition a aussi ce rire jeune, cette bonne humeur, ce ravissement, cette allégresse, cette absence de pose dans l'exubérance, ce naturel d'une nation contente d'elle-même. Elle a cette pointe d'humour qui l'éloigne du ton sérieux, elle a cette assurance qui l'empêche d'être dupée. La note commerciale y règne. Une exposition est une exposition. Mais elle est de bon goût. Je m'attendais à du nasillage du haut-parleur, à du doré... Non. La musique du côté classique comme du côté swing est remarquable. Les architectes paysagistes ont tracé de vrais petits champs-élysées. C'est propre, c'est clair. L'odeur des patates frites n'écœure pas. Quel plaisir de se promener à ciel ouvert.

Plus d'un Américain apprécie cette flânerie quand il songe à l'Europe. C'est l'arrière-pensée qui donne à cette exposition ce charme qui pourrait bien être rompu. Le "Trylon" appuyé par la périphérie monte long et mince dans la nuit, jonglant avec ses boules rouges comme des cerises. L'industrie d'Adam est extraordinaire. S'il est affreux de se souvenir qu'il peut l'employer à mal, il est salutaire de réaliser qu'il peut l'employer à bien, comme dans cette exposition du peuple le plus libre et le plus riche de la terre.

(à suivre) Quelques pavillons...

Paul TOUPIN.

La première fois que j'ouvris un livre de Paul Valéry, je me sentis quelque peu dérouter; je n'avais pas l'habitude de ces langages mi-poétiques, mi-scientifiques, je connaissais à peine la valeur du terme "pensée". Aujourd'hui, après plusieurs années, je n'hésite pas à déclarer que Paul Valéry, le poète-mathématicien comme on l'appellé parfois, se classe parmi les plus nobles représentants de la pensée moderne, de la pensée universelle.

Toutefois, je n'aurais pas la prétention d'affirmer qu'il soit un penseur dont la perfection le place au-dessus de toute erreur: je le regarde avant tout comme un homme, un être à l'horizon plus vaste que le mien, mais encore un homme voué à la souffrance, voué à la crise fatale de l'Inconnu, de l'Infini.

Certes, à certains instants l'artiste oublie le penseur: nous ne pouvons plus saisir l'exacte frontière du naturel et de l'artificiel; et nous ne croyons plus trouver l'homme de chair qui se débattait avec son âme sous le souffle d'Éroska... Mais ce n'est qu'une ombre soudaine, la mystérieuse transposition entre deux états de la "pensée valérienne". Valéry ne sera jamais autre chose que ce complexe humain, semblable à tous les autres complexes dits, eux aussi, humains, plus grand cependant que ses semblables par l'énormité du potentiel qu'il fait vibrer, par la merveilleuse synthèse qu'il réalise à l'instar de Léonard de Vinci — entre les grandes abstractions dont notre vie porte une infinie série d'efforts vers la concrétisation. Valéry a réalisé le pont entre le Beau et le Vrai. Il a compris ses tendances. Et au lieu de tuer l'une pour servir l'autre, il a cherché l'équilibre. C'est à ce titre surtout que je l'admire.

Aussi, je comprends mal pourquoi M. Blais vient nous affirmer des foutaises sur le compte de Paul Valéry, nous offrir des perles comme celles-ci: "Dès qu'on fouille plus avant, on ne trouve sous tout cela que du vent" — en parlant de la phrase valérienne. Ce monsieur me semble déconcertant de jeunesse — autant que les rédacteurs de "Je suis partout" avec leur histoire de rapt lors du "concordat" de Munich.

Où vraiment prend-il "le vent" dans la phrase de Valéry? Il y a différentes façons de comprendre le beau. Et la plus mauvaise est celle du genre Simplex. Parce qu'on n'a plus ses images familières, parce que un homme se libère enfin de l'emprise du pontife Hugo, il faut crier au vide immédiat! Notre ami fait du bruit dans une trompette et croit nous annoncer "la Vérité", en petit satisfait. Ne soyons donc pas surpris si M. Blais s'en prend à l'Art de Valéry. Quand on est trop petit pour saisir une chose, on se contente de la plaquer sous le titre de vide.

M. Blais semble encore professer une confiance absolue dans l'inspiration de Rousseau. Qu'il me permette d'en douter. Rousseau, — cartésien par la méthode — s'est amassé des tas de matériaux qu'il aligne au gré des climats traversés; hors son imagination, il ne connaît qu'une puissance: la sensibilité. C'est un désé-

quilibré. Ce n'est ni un visionnaire, ni un chef, ni un révolutionnaire. Il aura séduit en un temps où la monarchie s'est salée à jamais. Rousseau ne fut pas un inspiré: sa philosophie, il l'emprunte à son père, grand lecteur de romans et sensiblard admirable: ses idées, il les puise en grande partie chez les Anglais du XVIIe siècle. C'est, si l'on veut, un genre d'inspiration qui ne fait défaut à aucun écrivain. Le tumulte de la sensibilité chez Rousseau peut nous faire croire à l'inspiration. Ne nous y prenons pas. Il chauffe à blanc ce qu'il a acquis. Et c'est déjà extraordinaire de le traduire comme il le fait.

Contrairement à Rousseau — puisqu'il est sur le tapis — Valéry est un chercheur d'équilibre. Je ne dis pas que c'est un équilibre parfait. Autrement, il prendrait cristallisation. Et quand la pensée cristallise, c'est un très grand mal. On redescend vite les échelons que l'on avait péniblement gravis. Il a voulu satisfaire toutes ses tendances. La dominante peut se résumer ainsi: Valéry n'est rien d'autre qu'un théorique doublé d'un esthète. Il harmonise. Il s'intéresse aux problèmes philosophiques et s'exalte du rythme, du mouvement, de la vie. Il veut aussi le pourquoi des choses et des vivants. L'étrange de notre univers l'emplit de visions superbes, qu'il sera seul probablement à goûter dans toute leur plénitude. Il sent tout l'illogisme de certaines positions traditionnelles. Attitude forte. Attitude magnifique. Où tout paraît avec ses défauts et ses qualités sans le clinquant, que nos passions mettent trop facilement sous le jeu du raisonnement.

Sa poésie, tout comme la phrase des essais se ressentira du choc intérieur. Vers les trente ans, c'est quelque chose qui tient de la tempête, du combat entre les éléments qui vont s'allier... Le Valéry-1940 a simplifié les goûts du "jeune" Valéry. Il a peu à peu oublié les mathématiques pour contempler d'un oeil avide la science du "bios". Et sa poésie se dégage entièrement du langage scientifique. C'est de la pure intensité. Un dynamisme qui ne connaît pas les lois de l'oubli.

Marc ALLAIN



LE JOUR est édité par la compagnie du Jour Limitée, 180 rue Sainte-Catherine, (suite 44), Montréal. Tél.: 461-8471, Jean-Charles Harvey, directeur. Imprimé par la Cie de Publication "La Patrie", Limitée, Montréal.

### ABONNEMENT

Canada, Angleterre: Un an, \$2.50; six mois, \$1.50. Montréal et à l'étranger: Un an, \$3.00; six mois, \$2.00.



(1) THE MACMILLAN CO., New York, \$2.75 et 70, rue Bond, Toronto.  
(2) HARPER & BROTHERS, New York, \$2.50 et MUSSON BOOK, Co., 480 avenue University.

Aperçu nouveau sur la faiblesse économique de l'Allemagne

Par Robert MACKAY,

(auteur bien connu de commentaires sur les questions financières et commerciales).

Bien que la recherche continue de succédanés (ersatz) en Allemagne puisse témoigner de l'ingéniosité des Allemands, elle démontre l'état de pénurie dans laquelle se trouve l'économie allemande.

Il y a longtemps qu'on rationne les vêtements, mais ils se font de plus en plus rares et leur qualité baisse constamment.

Un des indices les plus sûrs de la faiblesse économique de l'Allemagne est l'état de son commerce d'exportation.

Le blocus britannique lui a enlevé ses débouchés d'outre-mer, mais certains aspects de son commerce continental avec les pays auxquels elle a encore accès révèlent son affaiblissement économique interne.

Considérons, par exemple, le décret qui exige que toutes les automobiles sortant d'Allemagne laissent leurs pneus à la frontière. Rien ne saurait démontrer plus clairement la disette de caoutchouc en Allemagne — disette à laquelle son caoutchouc ersatz ne saurait remédier.

Par contre, les Alliés possèdent d'abondants approvisionnements de caoutchouc. En 1938, les empires britanniques et français ont fourni environ 55 p. 100 de la production mondiale, et ils se procurent des sommes considérables de monnaie étrangère par la vente de caoutchouc aux États-Unis.

De plus, en ce qui concerne les aciéries allemandes, la situation est devenue telle que l'acier destiné à l'exportation ne peut plus être renforcé par l'addition de nickel. Même pour les plaques de blindage et les pièces d'aviation dont elle a besoin, l'Allemagne manque de nickel.

Afin d'essayer de remédier à cette disette, l'Allemagne a récemment retiré de la circulation toutes ses pièces de monnaie de nickel, ce qui a pu lui procurer environ 1.500 tonnes de ce métal, soit l'équivalent de sa consommation normale de deux mois en temps de paix.

On voit aussi à quelles difficultés l'Allemagne est en butte lorsque l'on songe qu'à l'heure actuelle il est de pratique courante pour elle de ne pas exporter de produits finis à moins que l'acheteur étranger n'en ait fourni les matières premières.

Ainsi les fabrications de fer-blanc d'Allemagne refusent de fournir de la tôle aux pays neutres à moins que ceux-ci ne lui procurent l'étain nécessaire à sa fabrication.

Dans ce cas encore, la situation des Alliés offre un contraste frappant. En 1938, l'empire britannique a produit 42.000 tonnes d'étain, soit près de 40 p. 100 de la production mondiale.

Les pays de la Baltique sont peut-être les plus mal partagés des clients de l'Allemagne, puisqu'ils doivent forcément accepter ce que l'Allemagne veut bien leur fournir. Par exemple, quand ils commandent des produits chimiques en Allemagne, il leur faut se contenter de variétés limitées que l'Allemagne peut vendre.

L'état des chemins de fer allemands est aujourd'hui bien connu. Les accidents qui ne cessent d'y survenir sont entièrement attribuables au mauvais état de

la voie permanente et aux défectuosités du matériel roulant.

Les conditions du trafic international par rail en Allemagne sont telles que ses voisins sont de moins en moins enclins à laisser leurs wagons passer en territoire allemand.

La position économique de l'Allemagne a aussi été gravement compromise par la perte de sa marine commerciale. Les ports allemands sont encombrés de navires inutilisés. Des navires allemands d'un tonnage global de près d'un million de tonnes sont encore immobilisés dans des ports neutres; un certain nombre de navires ont été saisis dans les ports des Alliés à l'ouverture des hostilités; d'autres ont été capturés par les Alliés et ajoutés aux flottes commerciales de ces derniers; enfin des navires allemands d'un tonnage global de 175.000 tonnes ont été sabordés par leurs propres équipages.

Les 4.244.000 tonnes de la marine marchande allemande ont donc considérablement souffert, et ce qui reste à l'Allemagne de tonnage disponible lui est inutile sauf pour un emploi restreint dans la Baltique. Toutefois, le plus rude coup porté à l'économie allemande est la perte que lui cause la cessation presque totale des services maritimes allemands.

En 1938, par exemple, la marine marchande de l'Allemagne lui a rapporté 35.000.000 en devises étrangères. Elle n'a plus ce précieux actif économique à sa disposition.

La pénurie d'huile en Allemagne a été aggravée par l'immobilisation forcée de sa flotte de baleiniers. Durant la dernière saison de pêche à la baleine, elle a produit 100.000 tonnes d'huile, proportion notable de sa consommation annuelle de 800.000 tonnes d'huile de baleine et d'huiles végétales.

Point n'est besoin de réfuter l'affirmation du Dr. Funk qui, à la foire de Leipzig, proclamait que l'Allemagne conservait 80 p. 100 de son commerce d'exportation. Un exemple concret expose cependant la véritable situation. Les manufacturiers allemands qui ont besoin de métaux pour remplir les commandes étrangères ont reçu ordre de limiter leurs demandes à moins de la moitié des quantités qu'ils ont employées normalement au cours des quatre premiers mois de la guerre.

POUR RENSEIGNER LE PUBLIC

L'une des pratiques dignes de mention dont se servent les compagnies qui sont au service du public — et tout particulièrement des organisations d'utilités publiques — est celle qui consiste à faire connaître à leurs clients tous les détails relatifs au service qui leur est fourni. La théorie veut que cette pratique leur assure une coopération intelligente de la part du client et donne comme résultat un plus haut standard de service pour tous et chacun.

Des conférences, la représentation de vues animées et d'autres systèmes destinés à éduquer le public sont employés pour ce travail et le résultat consiste en une entente continue dans les problèmes auxquels les compagnies d'utilité ont à faire face.

Un représentant de la Compagnie de Téléphone Bell vient justement de compléter une série de conférences au cours de laquelle il a visité 35 centres différents des provinces d'Ontario et de Québec.

Il s'est adressé à différents clubs, à des clubs d'hommes d'affaires, à des groupes d'écoles techniques et d'universités. Les auditoires auxquels il s'est adressé forment un total d'environ 28.000 personnes et l'intérêt avec lequel furent suivies ces conférences ainsi que les démonstrations des merveilleux du service de téléphone moderne indiquent que ce sujet est l'un de ceux qui intéressent le plus le citoyen moyen.

C'est sûrement une politique sage que de mettre le public dans ses confidences et un excellent moyen pour se rendre compte en même temps comment tout ce qui touche le service est apprécié.

LA SITUATION POLITIQUE ACTUELLE DANS L'INDE

Environ deux mois après l'ouverture des hostilités, les ministères démissionnèrent dans huit des onze provinces de l'Inde anglaise, où le parti du Congrès national hindou était au pouvoir. Un ministre étranger au Congrès a été formé dans une des huit provinces, celle de l'Assam, mais dans les sept autres, le gouvernement responsable a cessé d'exister pour le moment et le gouverneur administre en vertu de décrets d'urgence.

Les ministères n'ont pas démissionné parce qu'ils étaient mécontents des conditions dans lesquelles ils exerçaient le pouvoir. Au contraire, ils travaillaient avec zèle et compétence et la main dans la main avec les gouverneurs. Ils ont démissionné sur l'ordre du Congrès national hindou, qui parle de démocratie mais qui n'obéit qu'à des principes purement totalitaires.

Pourquoi, alors, le comité d'action a-t-il donné cet ordre malencontreux? Parce que le gouvernement britannique a refusé de proclamer l'Inde une nation indépendante libre de rédiger sa propre constitution dans une assemblée constituante, à l'abri de toute ingérence étrangère.

Certains inclinent peut-être à dire que cette demande, après tout, n'a rien d'anormal ni de raisonnable. Si l'Inde avait des dimensions qui la rendaient gouvernable ainsi qu'une population homogène, on abandonnerait peut-être dans ce sens. Mais l'Inde est loin de posséder ces avantages. C'est à la domination britannique qu'elle doit son unité, si faible soit-elle, et loi d'entraver son progrès constitutionnel le gouvernement britannique a fondé et nourri le régime d'autonomie, si vaste et si compliqué, en train de s'édifier dans ce remarquable pays.

Rien d'étonnant que ceux qui connaissent les conditions dans ce pays ont pensé à deux fois avant de conclure à la possibilité du gouvernement démocratique.

Il y a trente ans, feu John Morley, qui se proclamait avec orgueil l'un des piliers de la démocratie et qui était alors secrétaire d'Etat pour l'Inde, posait les assises d'un régime d'autonomie pour l'Inde; mais il ajoutait que la constitution dont il était l'initiateur devait amener le parlementarisme dans l'Inde, il s'en désintéresserait totalement. On ne saurait s'étonner de l'opinion de Morley si l'on considère les dimensions du pays; sa population, qui se compte non pas par millions mais par centaines de millions; sa diversité de races et de croyances, de religions et de langues; ses régimes sociaux en conflit les uns avec les autres; le manque d'instruction de ses habitants; son système de castes, l'entière absence de la démocratie; le gouffre béant qui sépare les deux extrêmes de son niveau intellectuel, allant de l'aborigène, au cerveau primitif et organisé en tribus, au brahmane de Madras ou du Dakkan, à l'esprit si délié, bref de l'âge de la pierre au vingtième siècle.

Bravant les obstacles que ces conditions opposent à la création d'un régime démocratique, les successeurs de John Morley ont néanmoins résolu d'orienter l'Inde dans la voie suivie par les autres États du Commonwealth britannique. Les yeux fixés sur ce but, c'est-à-dire le statut de dominion, ils ont adopté une suite de mesures qu'est venu couronner la Loi du gouvernement de l'Inde de 1935, dont les 300 et quelques pages exposent en détail la constitution actuelle de l'Inde. Cette dernière institue le régime parlementaire dans les onze provinces de l'Inde anglaise, constituant elles-mêmes des pays aussi vastes et à populations autrement hétérogènes que les grands États européens. La partie de la constitution instituant le gouvernement autonome dans les provinces est entrée en vigueur au printemps de 1937.

Mais ce n'est pas tout ce que la loi stipule. Pour atteindre l'unité politique et pour fusionner les divers éléments de la vaste population de ce pays en une nation hindoue, il faudra établir, au sommet de la pyramide, une autorité centrale qui fera contrepoids aux tendances centrifuges qui sont inhérentes à la situation aux Indes, et une fédération des unités qui composent ce continent et la seule forme pratique qu'une telle autorité pourrait prendre. Mais dans ce cas une nouvelle complication surgit inévitablement, car environ un tiers de ce continent n'est pas territoire britannique et consiste d'États hindous, gouvernés plus ou moins autocratiquement par des princes régnants qui sont liés par traités avec la Grande-Bretagne. Ces princes exercent une souveraineté sur leurs peuples et ne sont sujets qu'en dernier ressort à la suprématie du Pouvoir suzerain.

Les négociations entamées dans le but de les amener à faire partie d'une fédération avec les provinces des Indes anglaises et de couronner ce vaste édifice politique étaient fort avancées lors de la déclaration de la guerre. Et on se rappelle ce que l'on a dit de la situation dans l'Inde, on admettra que la tâche entreprise par la Grande-Bretagne, même si elle n'est pas encore complètement achevée, constitue une expérience dans le domaine politique qui est sans précédent dans les annales de l'humanité.

De plus, comme l'Inde avait nécessairement été entraînée dans la guerre en même temps que l'Angleterre, le viceroy offrit de faire entrer les chefs de tous les grands partis politiques de ce pays dans le Gouvernement central comme mesure ad hoc durant la guerre, à la condition que le Congrès National Hindou et la Ligue "panindo-mahométane" puissent s'entendre. Il leur fit également bien comprendre que la fin des hostilités les Gouvernements entamerait volontiers des négociations avec les divers centres, partis et intérêts de l'Inde, ainsi qu'avec les princes hindous, dans le but d'obtenir leur aide et leur collaboration à l'élaboration des changements que l'on jugerait bon d'apporter à la constitution.

Vous avez là un aperçu de la situation dans l'Inde et c'est de là que surgissent les difficultés lorsqu'il s'agit de faire droit aux demandes du Congrès. Lord Zetland, secrétaire d'Etat pour l'Inde, a déclaré à la Chambre des Lords le 7 novembre dernier que la longue association du Gouvernement de Sa Majesté dans l'Inde lui avait créé des obligations à l'égard de ce pays et qu'il ne pouvait pas s'en libérer en se désintéressant entièrement des mesures à prendre pour élaborer la future forme de gouvernement. Et puisque la Grande-Bretagne est également obligée de voir à ce que les diverses parties de l'Inde se constituent en une unité autonome, elle doit s'assurer à tout événement que les principaux États de ce pays consentent à faire partie du nouvel Etat hindou.

Elle a aussi des obligations envers les minorités. Par exemple, il y a quelque cinquante millions de parias, qui pendant des générations ont été foulés aux pieds par les castes hindoues supérieures et qui, par l'entremise de leur chef, le Dr. Ambedkar, ont refusé le droit au Congrès de parler en leur nom. Il y a par ailleurs les Mahométans qui, avec une

population de 90 millions d'habitants, ne sont pas une minorité au sens où on l'entend ordinairement en Europe. Il est vrai que l'union n'existe pas chez eux, pas plus d'ailleurs que chez les Hindous, car il y a des Mahométans qui appuient le Congrès tout comme il y a des Hindous qui s'y opposent. Cependant, la Ligue panindo-mahométane est une organisation, qui au sens large du mot, est censée représenter l'opinion des Mahométans. M. Jinnah, le président de cette Ligue, a protesté plus d'une fois ces dernières semaines contre le droit que le Congrès s'arrogeait de parler au nom de toute l'Inde.

Il faut admettre que cette prétention n'est pas justifiée, car autrement les gouvernements de la grande province du Punjab, le foyer des races maritimes de l'Inde que son premier ministre proclame à juste titre "le rempart de l'Inde", du Bengale avec ses 55 millions d'habitants, et du Sind, en suivant les gouvernements des autres provinces, s'engageraient dans une impasse. Ils n'en font rien; au contraire, ils offrent leur entier appui à la cause britannique sans condition. M. Jinnah prétend aussi que l'établissement d'une démocratie absolue mettrait l'Inde entière sous la domination permanente des Hindous, et à ce régime, d'après ses propres paroles, "Les Mahométans ne se soumettront jamais". Il existe donc un problème qui ne saurait être résolu par le simple fait qu'on veut l'ignorer. Le vice-roi s'est efforcé de réunir les chefs du Congrès de la Ligue panindo-mahométane et, bien qu'il n'ait pas encore réussi à établir une entente entre eux, il déclare catégoriquement qu'il ne cessera pas ses efforts en ce sens.

En dernier lieu, il y a la question de la défense de l'Inde qui pose un problème dont la solution n'est pas facile. A la conférence de la Table ronde (Round Table) qui précéda la rédaction de la loi de 1935, il fut généralement reconnu, même par les Hindous, que, pour quelque temps du moins, la question de la défense devait être considérée comme un sujet réservé, et en effet il est difficile de voir comment il aurait pu en être autrement, car le Gouvernement de Sa Majesté ne saurait placer l'armée anglaise de l'Inde sous l'autorité exclusive d'un gouvernement Hindou responsable seulement qu'à un Parlement de l'Inde. La demande présentée par le Congrès en ce moment ne tient aucunement compte de ce problème, et cependant, il est indiscutable que l'Inde ne pourrait pas se défendre seule contre une agression de l'étranger.

En un mot, vous avez là des éléments importants du problème hindou. Il ne reste qu'à souligner le fait que le Gouvernement anglais s'efforce dans la mesure du possible de remplir la promesse qu'il a faite à l'Inde, et que Lord Zetland a répétée une fois de plus à la Chambre des Lords le 7 novembre, dans les paroles suivantes: "aider l'Inde par tous les moyens à notre disposition à atteindre le plus tôt possible la situation que nous lui avons promise dans le Commonwealth de nations britanniques".

TROUPES CANADIENNES RENDUES AUX ANTILLES

Le premier ministre vient de révéler aux Communales que des troupes canadiennes ont été envoyées aux Antilles pour y remplacer une partie des troupes régulières britanniques qui s'y trouvaient stationnées mais que les nécessités de l'heure rappellent en Angleterre. Le contingent canadien, voyageant sous le escorte de notre marine de guerre, est maintenant en service actif là-bas.

Les É.-U. doivent être prêts!

Il se trouve encore chez nos voisins quelques aveugles pour déclarer, avec le sénateur Vandenberg, qu'ils s'opposent absolument au service militaire obligatoire en temps de paix. Mais le peuple américain, pour la grande majorité, a bien compris que, s'il est une leçon qu'il doit tirer de la guerre européenne, et de la stratégie et des tactiques "Blitzkrieg", c'est celle-ci: qu'il est fort probable que le temps manquera plutôt pour les exercices militaires, une fois la guerre commencée — surtout si la force initiale est insuffisante et mal adaptée aux circonstances. "Peu importe ce qui a pu être vrai autrefois", lit-on dans la presse américaine. "l'entraînement militaire obligatoire est aujourd'hui inefficace, s'il n'a pas été commencé en temps de paix".

On estime généralement, aux États-Unis, qu'il faudrait que le Congrès soit aveugle à la leçon la plus éclatante du conflit actuel, et fort négligent de ses devoirs, pour ne pas esquisser au moins, dès à présent, les grandes lignes du système d'entraînement militaire auquel on aura recours. Avant qu'un seul homme puisse être requis pour le service, on doit accomplir une formidable tâche d'organisation. Tous les Américains d'âge à servir dans l'armée devront être enregistrés, et l'on devra en même temps recueillir tous les renseignements concernant. Car, aujourd'hui, une entreprise de ce genre doit être conçue plus soigneusement que jamais par le passé. Personne ne doit être appelé sous les armes, par exemple, s'il doit mieux servir son pays comme habile mécanicien ou technicien spécialisé. A l'instar de la Grande-Bretagne, les États-Unis devront dresser une liste des "occupations réservées"; car, ce qui est essentiel dans la guerre moderne, c'est que chaque homme soit affecté à la position où il peut rendre les services les plus effectifs.

Tout ce travail préparatoire, et les organisations additionnelles, comme par exemple celle des bureaux de recrutement, tout cela demandera des semaines et des mois. Même si le Congrès est opposé à ce qu'on appelle actuellement un seul homme sous les armes, on estime qu'il serait sans excuse de ne pas mettre immédiatement sur pied toute la "machinerie" du système d'entraînement — l'enregistrement, la collection des informations et leur classification, de telle sorte qu'à la discrétion du Président, les hommes pourraient être appelés dès qu'il en aurait besoin.

Nombre de journaux américains sont convaincus de ce que le service obligatoire est une forme d'assurance que la crise actuelle rend indispensable. Les premières mesures destinées à jeter les bases d'un tel système d'entraînement représentent une prime si minime en comparaison du danger couru, que ces journaux croient qu'on serait inexcusable de ne pas prendre au moins ces mesures immédiatement.

Rien ne sera perdu, au cas où ces mesures ne devraient pas être suivies de mesures complémentaires — soit: l'appel

Evangile de Haine

Voici quelques extraits de Mon Combat (Mein Kampf) par Adolf Hitler: "La nature ne connaît pas de frontières politiques. Elle place les êtres vivants les uns à côté des autres sur le globe terrestre, et contemple le libre jeu des forces." (p. 137, texte français des Nouvelles Editions Latines).

"Personne ne peut mettre en doute que l'existence de l'humanité ne donne lieu un jour à des luttes terribles. En fin de compte, l'instinct de conservation triomphera seul, instinct sous lequel fond, comme neige au soleil de mars, cette prétendue humanité qui n'est que l'expression d'un mélange de stupidité, de lâcheté et de pédantisme suffisant." (p. 137-138, id.)

"Assurément on ne le fera pas volontiers (donner à l'Allemagne la part de sol qui lui paraît "nécessaire pour vivre"). Mais alors intervient le droit de chacun à lutter pour son existence; ce qui est refusé à la douceur, il appartient au poing de conquérir." (p. 140, id.)

"Les frontières de l'année 1914 sont sans aucune valeur pour l'avenir de la nation allemande. Elles ne constituent ni la sauvegarde du passé, ni une force pour l'avenir. Par elles, le peuple allemand ne pourra ni garder son unité intérieure, ni assurer sa subsistance." (p. 649, id.)

"Pas plus que nos ancêtres n'ont reçu en don du ciel le sol où nous vivons aujourd'hui; ils ont dû le conquérir en combattant au péril de leur vie. De même, dans l'avenir, ce n'est pas la "race" qui donnera à notre peuple le sol, et avec lui les moyens d'existence, mais seule la puissance du glaive victorieux pourra l'obtenir." (p. 651, id.)

Vomi par l'enfer

"Le plus hideux potant, le plus vil, le plus bas de tous, un fou de haine et de rage vomi par l'enfer, comme on lui disait, en septembre dernier, de penser à l'horreur des massacres et de la guerre, répondait:

"L'ai moi, tout à gagner à la guerre, et rien à y perdre." Rien, à peine un, deux ou trois millions des esclaves aux ordres de ce maudit. Rien? Oui, eux seulement. Mais il est là, lui! Il y gagne, lui, tapi dans son antre bien caché, bien à l'abri, lisant dans sa bave infernale son cocon de mort et de désastre. Lui, le plus lâche des hommes. Serait-ce assez d'enfoncer cent mille cotillons dans la gorge de ce démon, et de le couper en cent millions de morceaux? Non, trop peu encore. Que Nemesis s'en charge et qu'elle le fasse mourir dans les supplices cent millions de fois, et remourir encore et durant toute l'éternité de l'enfer.

"Il n'a rien à perdre!" Ça gâche est un bon garçon de petit fou, près de ce fléau sans pensée, sans conscience, sans cœur et sans âme. Tu n'as rien à perdre, vermine innombrable? Si, les cent millions de cellules damnées qui sont la vie." — André Suarez, Nouvelle Revue Française, mai 1940.

aux armes —; mais si ces dernières mesures doivent être prises — si le gouvernement américain y est contraint par des événements indépendants de sa volonté — un temps d'une valeur inappréciable aura été ainsi gagné.

Jacques GADBOIS

GAGES — HAUSSE DE 34.06% DIVIDENDES — MÊME MONTANT

Table comparing 1939 and 1940 figures for GAGES and DIVIDENDES.

Table for the year ended 31st March 1940, showing values for Dominion Textile Company Limited.



Dominion Textile Company Limited

VANCOUVER EDMONTON WINNIPEG HAMILTON TORONTO MONTRÉAL

SERVEZ

EN

ÉPARGNANT!

Vous pouvez maintenant faire votre part

En achetant des CERTIFICATS D'ÉPARGNE pour fins de guerre, tous les citoyens patriotes du Canada, hommes, femmes et enfants, quelle que soit leur situation, contribuent personnellement à l'effort de guerre du Canada.

Quand vous achetez des CERTIFICATS D'ÉPARGNE, vous épargnez de l'argent pour l'avenir, et vous mettez à la disposition de votre pays le "nerf de la guerre" dont il a un besoin urgent pour appuyer les soldats qui combattent pour vous outre-mer.

Toutes les succursales de cette Banque vendent les CERTIFICATS D'ÉPARGNE; ceux-ci, garantis par le Dominion du Canada, constituent le placement le plus sûr que vous puissiez faire. À l'échéance, les CERTIFICATS D'ÉPARGNE valent 25% de plus que le prix que vous en aurez payé. Pour \$4 que vous déboursez maintenant vous recevrez \$5 dans sept ans et demi.

Achetez dès aujourd'hui vos premiers certificats; augmentez votre placement régulièrement en achetant au moins un certificat chaque mois.

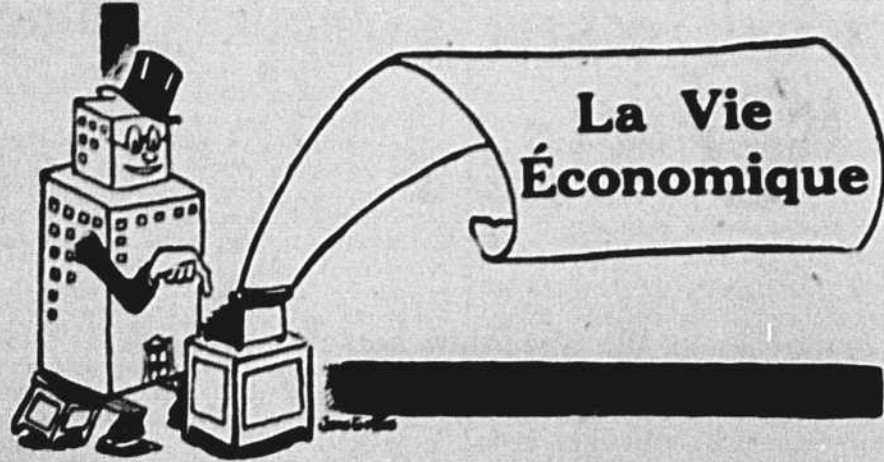
TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE

Si vous ne pouvez payer comptant un certificat de \$5, procurez-vous des TIMBRES D'ÉPARGNE; ils se vendent que 25c chacun. Six timbres (d'une valeur de \$4) sont échangeables pour un certificat de \$5.

Toutes les succursales de la Banque Royale du Canada vendent des TIMBRES D'ÉPARGNE. Pour aider à défrayer les dépenses de guerre vos petites pièces de monnaie, tout autant que vos dollars, jouent un rôle important. Encouragez vos enfants à épargner en achetant des TIMBRES D'ÉPARGNE.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

600 SUCCURSALES DANS TOUT LE CANADA



La Vie Économique

UN LUXE INUTILE

Notre système de distribution du lait est contraire au bien public. Modification proposée.

Un des traits caractéristiques de notre système économique est le coût très élevé de la distribution des marchandises et même des denrées les plus essentielles à la vie.

Il est vrai qu'il faut considérer le profit de l'épiciers sur le lait qu'il vend, mais comme cette dernière s'écoule rapidement, ce dernier peut se contenter d'un pourcentage de profit moindre que sur la marchandise ordinaire.

Si le système actuel de vente au détail est une des causes principales de la cherté de la vie, nous croyons que ses inconvénients deviennent beaucoup plus marqués quand il s'agit de la distribution d'articles de première nécessité qui sont à la base de l'alimentation.

Pourquoi alors en face d'une telle situation persister à maintenir l'égalité de prix pour tout le lait vendu au consommateur?

Examinons brièvement, à titre d'exemple, le régime de distribution du lait à Montréal, et essayons de démontrer brièvement comment il pourrait être modifié avantageusement dans l'intérêt du consommateur.

Nous croyons plutôt que la loi actuelle favorise les laiteries qui semblent en être les seuls bénéficiaires. La vente à domicile permet à ces dernières de conserver un contact direct avec leur clientèle pas l'entremise de leurs vendeurs.

C'est un spectacle quotidien de voir le grand nombre de voitures de laiteries différentes parcourir une même rue de la ville pour y livrer leur marchandise.

Il est temps que le public se rende compte de la véritable situation qui existe dans le commerce du lait, et qu'à son tour il exige la rectification de l'injustice qui lui est faite au seul avantage de groupes privilégiés.

Le système de distribution à domicile n'en resterait pas moins très onéreux en comparaison avec la livraison aux détaillants, et nous croyons que le consommateur devrait pouvoir bénéficier de cette différence de prix de revient.

En somme, même si quelques intérêts particuliers devaient souffrir dans une certaine mesure d'une modification dans le sens indiqué plus haut de la loi régissant la distribution du lait, ces inconvénients seraient largement compensés par les avantages qu'en retirerait le public consommateur.

Le coût moyen de la livraison à domicile d'une pinte de lait est d'environ quatre cents à Montréal. Par contre, la livraison au détaillant est beaucoup moins coûteuse.

Paul BEAUMONT

Le prélèvement sur les salaires

L'Office des salaires raisonnables désire informer les intéressés que le deuxième versement trimestriel prévu par le Règlement B-1 amendé, affectant les mois d'avril, mai et juin 1940, de 1-3 de 1% sur les salaires payés en cette Province par les employeurs professionnels assujettis à l'une ou l'autre de ses ordonnances, deviendra dû et payable le ou avant le 10 juillet prochain.

Chaque versement devra être accompagné d'une déclaration assermentée mentionnant le nombre de salariés, hommes et femmes, employés au cours dudit exercice trimestriel, et le total des salaires gagnés durant cette période établisant le montant à prélever et à verser.

Des formules de déclaration pour l'usage des employeurs professionnels visés par le Règlement seront fournies à ceux qui en feront la demande au bureau central de l'Office, 1, rue de la Couronne, Québec, ou au bureau de Montréal, 4-est, rue Notre-Dame, Édifice Métropole.

Tout comme lors du premier prélèvement, plusieurs exemptions ont été accordées, entre autres les suivantes:

- a) Advenant que le salaire d'un employé excède la somme de \$200, par mois, le prélèvement sur tel salaire ne s'appliquera que jusqu'à concurrence de cette somme et non pas sur ce qui aurait été payé en plus, ce qui veut dire que le prélèvement pour chaque employé, individuellement, ne dépassera jamais un montant de \$2, par trimestre.
b) Le prélèvement n'est pas payable par les employeurs qui, au cours du trimestre, n'auront pas eu plus de 4 employés à leur emploi dont le total des salaires payés n'aura pas excédé \$750, pour ledit trimestre.
c) Ne donnant pas lieu au prélèvement les salaires payés pour travail fait en dehors des limites de la Province, ceux des employés couverts par une convention collective de travail en vertu de ladite Loi, pas plus que ceux des domestiques de maison ou des salariés de l'industrie agricole.

PRINCE DU-MENSONGE

"Hitler s'est couronné lui-même prince du mensonge. Vingt détails de sa technique de combat le prouvent. Quand il veut faire la guerre, Bismark prend a peine, lui, de tromper par une longue et subtile ruse l'adversaire, les Allemands et les Neutres; avec lui, on ne saura la vérité que vingt ans plus tard. Mais Hitler se jette sur la vérité comme sur une ennemie personnelle; il la déchire, la piétine à la face du monde. Il n'a le soleil en plein jour." — Pierre Dominique.

POTENTAT SACRILEGE

"Je suis le plus grand Allemand qui ait jamais vécu. L'humanité, conduite par la race allemande, est maintenant dans une période de transition, semblable à celle qu'elle a traversée quand le singe est devenu homme. Elle passe maintenant de l'état humain à l'état super-humain. Je la précède. Si tant est qu'il y a un Dieu en ce monde, je suis ce Dieu." — Hitler.

Les Finances Canadiennes en temps de guerre

Les frais matériels de la guerre sont considérables. Ceux du Canada pour la présente année financière sont estimés à \$700 millions, soit à peu près le septième de notre revenu national annuel d'avant-guerre. La méthode de "payer au fur et à mesure" adoptée par le gouvernement fera nécessairement monter sensiblement les impôts, mais il y a encore de la marge avant que leur niveau arrive à celui des nations belligérantes d'Europe.

Profit. Et il est absolument essentiel d'empêcher que la hausse rapide des prix, phénomène habituel des autres guerres, se produise au cours de celle-ci.

Les dépenses militaires peuvent être payées de différentes façons, mais pour éviter plus tard une déflation sérieuse de notre armature économique et financière, les Canadiens doivent dès maintenant augmenter la production, tout en diminuant, ou au moins en évitant d'accroître, la consommation domestique, de manière à consacrer l'excédent aux besoins militaires.

Une plus grande activité industrielle va se manifester bientôt, accompagnée d'une réduction correspondante dans les rangs des chômeurs, maintenant que la lutte réelle a commencé, avec son gaspillage épouvantable de matériel et son besoin immense de munitions et d'approvisionnements. La recrudescence d'embouchage fera monter les ventes au détail et le public dépensera plus d'argent pour les choses nécessaires et les superfluités. Les recettes de l'industrie et du commerce ainsi que celles de leurs employés augmenteront, et ce sont ces augmentations qui devront fournir les nouvelles épargnes nécessaires aux besoins de la guerre.

Cela est bien compris de tout le monde mais il semble exister un malentendu sur la source des fonds à emprunter par le gouvernement. La bonne finance demande que l'épargne en soit la source principale, et quoique l'argent déjà mis de côté fournisse un bon point de départ, il faut y ajouter une diminution de nos dépenses courantes, surtout les achats qui ne sont pas essentiels, et éviter d'employer à la consommation les recettes supplémentaires que l'agigillon de la guerre fera produire à nos industries.

Les remarques du gouverneur de la Banque du Canada ont soulevé de nombreuses critiques car dans certains cas les gens pensent que, tant qu'il y a du chômage, il est bon de dépenser le plus possible pour faire marcher les affaires et créer du travail. Mais sous l'agigillon de la guerre nous devons nous attendre à voir cesser le chômage et à la longue manquer d'ouvriers. Nous devons nous préparer à l'avance pour cet état de choses. Si les particuliers persistent à dépenser leur excédent de pouvoir d'achat pour leurs propres besoins ou des superfluités, le résultat ne peut être que l'inflation. Pour obtenir un volume suffisant d'approvisionnements militaires, l'Etat doit absorber une proportion beaucoup plus considérable de la production du pays.

Le président de la Banque Royale du Canada, a dit dans son discours du 11 janvier, "Il n'a jamais été aussi important que chacun de nous pratique l'épargne et l'industrie. Si le chômage cesse un jour d'être un problème, il se peut que nous soyons obligés de nous passer d'objets de luxe et d'autres industries non-essentielle pour faire place à une plus grande production de choses essentielles. De plus, les dépenses sur compte de capital et autres, publiques et privées, qui ne contribuent pas directement à la victoire et qui ne sont pas essentielles au bon fonctionnement de notre machine économique, devraient être complètement découragées. Ceux qui sont assez heureux de rester à leur poste au Canada ne doivent pas exploiter la situation à leur

Il ne suffit pas d'avoir une réserve d'ouvriers disponibles pour augmenter la production dans la mesure nécessaire. Il faut des capitaux pour agrandir les usines, pour acheter des machines et de l'outillage sans compter d'énormes quantités de matières premières. Si les stocks de marchandises de consommation augmentent moins rapidement que les revenus des consommateurs, la concurrence entre les consommateurs, et entre les consommateurs et l'Etat pour les produits disponibles, fera monter les prix. Mais si les consommateurs n'achètent pas beaucoup plus qu'avant la guerre et consacrent l'excédent de leurs revenus aux besoins de guerre, l'offre des marchandises de consommation suffira en général à la demande, et tous les excédents de production seront appliqués directement aux besoins militaires.

Les autorités ont l'intention d'encourager toutes les classes de la société à prêter leurs économies au gouvernement, comme le prouve la récente déclaration du ministre des Finances au sujet des

plans en préparation pour l'émission de certificats d'épargne de guerre et de timbres en petites coupures. De cette façon l'effort d'épargne national en vue de la guerre sera à la portée des petits aussi bien que des gros salaires. Comme il a été déjà dit, le vrai but de cette épargne est de diminuer la demande pour les marchandises de consommation et d'éviter ainsi la hausse des prix. Par conséquent le public ne rendra pas service au pays en achetant des certificats d'épargne ou des bons du gouvernement avec l'argent de ses livrets d'épargne, s'il n'accroît pas et n'augmente pas au même temps ses économies.

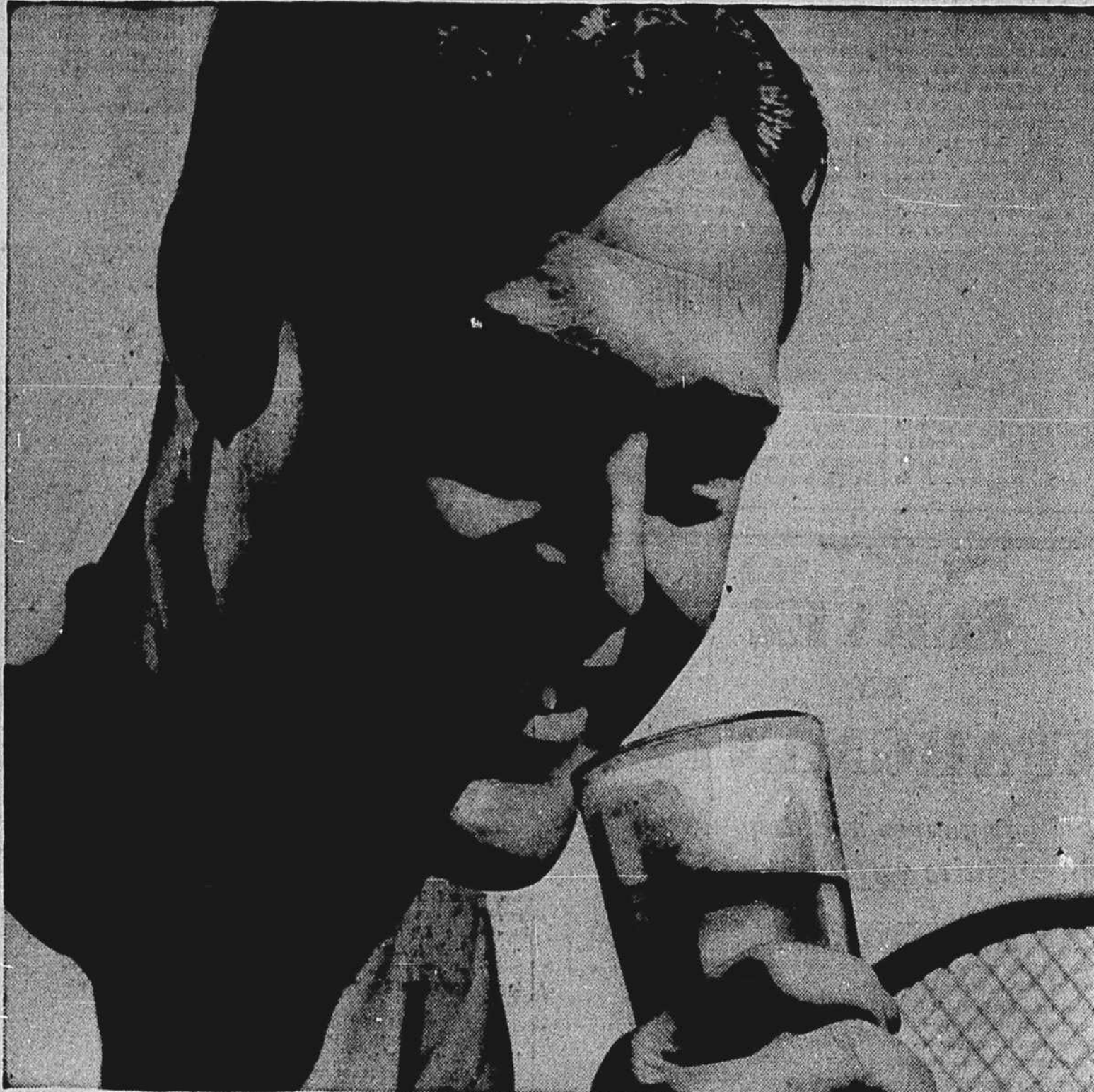
M. John Maynard Keynes dit dans son livre intitulé "Comment payer les frais de guerre" — "Il faudra trouver un moyen de faire disparaître le pourcentage d'achat du marché; sinon, les prix monteront jusqu'à ce que les denrées disponibles se vendent à des chiffres qui absorbent les excédents de dépenses — d'autres termes, la méthode d'inflation. Si on permet aux prix de monter en spirale, comme il arriverait si tout le monde augmentait ses achats proportionnellement aux excédents de revenus procurés par suite des dépenses du gouvernement pour la guerre, ce sont les riches qui profitent de l'inflation et il en résulte une diminution de revenu réel pour les salariés et les ouvriers. Le résultat est que les gens riches ne portent pas leur part du fardeau."

M. Keynes dit ironiquement, "On prétend que ce sont les gens riches qui devraient payer les frais de la guerre. Et même davantage. Le besoin d'ouvriers causé par la guerre offre à la classe ouvrière une occasion bien méritée de consommer davantage."

"Est-ce que les ouvriers prétendent être les seuls à profiter de la guerre, en réalisant l'occasion pour consommer davantage, tout en laissant à d'autres le soin de payer tous les frais de la guerre? Il est matériellement impossible que le public consomme actuellement l'équivalent du travail supplémentaire qu'il fournit pour les besoins de guerre. L'effort de guerre doit servir à payer les frais de guerre et il ne peut pas en même temps servir à augmenter la consommation. Ceux qui prennent part à cet effort n'ont par conséquent que deux alternatives. Ils peuvent renoncer entièrement à l'équivalent de consommation (soit par suite d'impôts ou d'inflation) ou bien ils peuvent l'ajourner par l'épargne et des souscriptions aux emprunts. Aucun excédent ne peut être efficace s'il permet aux petits salariés d'employer l'excédent de leurs revenus à une augmentation correspondante de leur consommation."

Ce qui est nécessaire au Canada en ce moment, ce n'est pas de vivre moins bien qu'auparavant, mais plutôt de ne pas chercher à vivre mieux grâce aux excédents de revenus que peuvent nous procurer les efforts de guerre du pays. Nous pouvons également économiser d'une autre façon, en limitant nos achats de marchandises importées au strict nécessaire. Le bulletin du mois de mai faisait remarquer que le Canada n'est plus en mesure de payer le débit annuel de sa balance des paiements avec les Etats-Unis au moyen du crédit que lui laissent ses transactions avec la Grande-Bretagne. Si, par conséquent, nous pouvons économiser en nous passant de marchandises importées qui ne nous sont pas absolument nécessaires, ce qui ménage notre provision de devises étrangères, nous devons le faire sans hésitation car cela également aidera l'Etat à payer ce débit annuel.

(Extraits de la lettre commerciale de juin de la Banque Royale du Canada.)



"Toujours la Black Horse!"

Quand vous avez goûté une fois à la moelleuse Black Horse, vous comprenez pourquoi les amateurs de bonne bière disent: "toujours la Black Horse!" Réputée comme la MEILLEURE BIÈRE DU CANADA, la Black Horse est aujourd'hui plus moelleuse, plus délicate, meilleure que jamais! Buvez-en aujourd'hui. En bouteille ou en fût.



BLACK HORSE Moelleuse

LA MEILLEURE BIÈRE DU CANADA

LA BRASSERIE DAWES BLACK HORSE; MONTRÉAL

COMTE DE JACQUES-CARTIER VILLAGE DE SENEVILLE

Avis public est par les présentes donné, que les immeubles ci-dessous mentionnés se vendent à l'enchère, en l'hôtel de ville ordinaire des séances du Conseil, SAMEDI le TREIZIEME jour de JUILLET 1940 à DIX heures du matin pour satisfaire au paiement des taxes municipales et scolaires avec l'intérêt, et les frais, qui seront subséquemment encourus, à moins que lesdites taxes municipales et scolaires, l'intérêt et frais ne soient payés avant la vente.

Seneville Development Co. Limited, Subdivision No 128 du Lot 21 du cadastre de la paroisse de Sainte-Anne. Donné à Seneville ce 17e jour de juin 1940.

AVIS

Avis est donné, par les présentes, que Charles Auguste A. L. Beaupré, agent de la cité de Montréal dans le district de Montréal, Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente Session, afin d'obtenir un Bill annulant son mariage à Marie Laure F. A. Le-mieux, des cité et district de Montréal, pour cause de désertion et d'adultère. Daté à Montréal ce 17e jour de mai, 1940. HYDE, AHERN & SMITH, 112 St-Jacques O., Montréal, Procureurs du requérant.

LE COMMUNISME ET LE NAZISME SONT HORS LA LOI

Le ministre de la Justice a mis au ban de la loi certaines sociétés communistes et nazies qui s'étaient formées au Canada. Le gouvernement du Dominion a ajouté à cet effet, un nouvel article aux règlements de la défense du Canada. Parmi les associations les plus notoires qui sont frappées d'illégalité, signalons: la Canadian Society for German Culture (Deutscher Bund fur Kanada); le Parti de l'Unité nationale; le parti communiste du Canada; la ligue des jeunes communistes du Canada, et quelques autres. Toute personne appartenant à une de ces associations sera coupable d'un délit.



# Faiblesses des collèges classiques

*Nos collèges classiques sont entièrement sous une direction cléricale. — Petites persécutions contre les jeunes coupables d'avoir étudié ailleurs.*

Nous avons démontré, la semaine dernière, à la lumière des statistiques les plus récentes, que l'enseignement laïque n'existait pas comme carrière dans les écoles primaires. Que dire maintenant de l'enseignement secondaire!

La province de Québec a le bonheur — ou le malheur — de posséder trente collèges classiques, sans compter de nombreuses institutions religieuses où se distribuent les bachots.

A ces trente collèges, le gouvernement distribue annuellement près de \$300,000, sans même se donner la peine de savoir à quoi est employé cet argent, l'argent du peuple. Nous savons, nous, que dans bien des cas, ce capital, au lieu de servir à sa fin première, qui est la formation des professeurs, est utilisé pour garantir ou amortir les dettes des collèges. On a vu même des congrégations demander l'octroi annuel de \$10,000 à Québec pour des collèges qui n'existaient encore que sur le papier... c'est-à-dire qu'on voulait commencer à bâtir avec les produits des taxes provinciales. Mais là n'est pas le sujet du présent article.

Nous voulons surtout appuyer sur un fait: notre enseignement secondaire est intégralement, impérieusement et infailliblement de formation cléricale. Il serait inutile de parler, ici, d'enseignement laïque sans passer par des athées, voire des communistes. Or, sur les 1,038 professeurs ou pseudo-professeurs de nos collèges classiques il n'y a que 88 laïques. Ceux-ci ont, presque tous, des postes de quatrième ordre et ils n'exercent aucune influence dans le milieu où ils enseignent. C'est dire que les 11,000 élèves qui étudiaient, en

1938, dans ces institutions, ont appris à voir les réalités pratiques de la vie par des hommes qui, de par leur caractère même, se sont mis en marge de ces réalités. Ceci soit dit sans aucune intention de rabaisser le moins du monde ceux qui se sont voués à une tâche plus haute que la nôtre. Je veux dire simplement qu'il y a là un déséquilibre. Si admirable que soit le corps enseignant des collèges classiques, il reste un fait évident: trois ou quatre lycées ne seraient pas de trop dans une province qui a déjà trente maisons religieuses d'enseignement secondaire.

Malheureusement, certains éléments tiennent mordicus au monopole. Quelques professeurs indépendants, des laïques, cherchent à former des bacheliers en dehors des collèges consacrés. Ils n'ont pas de chance. On fait à leurs élèves des conditions si dures, qu'ils ont besoin de beaucoup de courage pour tenter l'aventure et y persévérer. Nous aurons l'occasion, dans l'avenir, de citer certains faits précis, qui démontrent jusqu'à quel point la direction de l'enseignement classique est intransigeante. Il existe des surdoués, par exemple, qui pourraient faire en quatre ans ce que d'autres font en six ou huit ans. Ceux-là auraient tout avantage à étudier en dehors des institutions cléricales. En ont-ils la possibilité? Allez voir!

Nous croyons que cette lutte contre les laïques ou contre toute idée de lycée est malheureuse. Elle nuit sans aucun doute au progrès des Canadiens de langue française en maints domaines d'action pratique. Le gouvernement de Québec, dont la mission est d'enseigner, devrait faire, là-dessus, une enquête sérieuse. J.-Ch. H.

# Les travaux et les jours

La 5ème colonne existe, ce n'est pas douteux. La façon dont se sont déroulés les événements en Hollande, au Danemark et en Belgique prouve surabondamment que l'Allemagne possède chez les neutres et même chez les alliés des sympathies ou des intelligences. D'ailleurs personne n'avait jamais mis en doute le génie teuton de l'espionnage. Cet art ou même cette science qui n'est pratiquée par les autres peuples que comme une triste nécessité est cultivé par l'Allemagne avec amour et il faut reconnaître qu'elle a dans ce champ d'action obtenu des résultats tout à fait remarquables. On commence à s'en apercevoir un peu partout dans le monde et chez nous en particulier. Peut-être aurait-il mieux valu, instruits par l'expérience de 1914, s'en préoccuper un peu plus tôt, mais enfin — mieux vaut tard que jamais!

Seulement il ne faudrait pas donner dans l'excès contraire et nous laisser aller à l'espionnage. D'innombrables romans-policiers et des films de cinéma ont développé dans le public ce goût de la passionnante chasse à l'homme. Le journaliste qui, aidé de la blonde dactylo, tient en échec une armée d'espions et la remet finalement à la police après l'avoir dûment ficelée comme du saucisson est un héros bien sympathique et le long baiser qui termine le film suscite l'enthousiasme des spectateurs. Malheureusement dans la réalité les choses sont en général moins simples. Les chefs de l'espionnage allemand sont des gens fort intelligents et qui connaissent leur métier. Ils savent choisir leurs collaborateurs et pratiquent à l'extrême la division du travail. Nous ne pouvons donc pas, nous public, faire grand-chose pour contrecarrer leur effort. Mais nous avons heureusement un service de contre-espionnage qui possède de la compétence; l'outil et l'activité nécessaires. Faisons-lui confiance et remettons-nous en à lui du soin de purger le Canada des espions et traites de tous calibres que l'Allemagne excelle à semer et à recruter dans les pays étrangers.

Mais si nous ne pouvons agir directement dans cette chasse à l'espion, nous pouvons du moins collaborer avec la police et secondier son effort. Nous le pouvons de plusieurs manières.

D'abord en faisant part de nos soupçons aux officiers compétents. Il ne s'agit pas là de dénoncer à tort et à travers des paisibles citoyens parce qu'ils ont un nom à consonnance étrangère et qu'on les a vus se délecter d'une choucroute garnie de saucisses de Francfort, mais de signaler les suspects en spécifiant les raisons que nous avons de les considérer comme tels. La police fera le reste et après enquête, elle prendra les mesures qui lui paraîtront nécessaires.

Dans le même ordre d'idées nous pouvons et nous devons exposer sans délai aux autorités les faits anormaux, ou paraissant tels, dont nous pourrions être les témoins. Mais il est essentiel de ne les exposer qu'aux seules autorités compétentes car si les faits rapportés sont sans importance, leur publication ne peut que jeter le trouble dans les esprits et s'ils sont réellement suspects il faut avant tout ne pas donner l'alarme à leurs auteurs et les laisser poursuivre leurs machinations jusqu'à ce que la police puisse intervenir.

C'est aussi par notre silence que nous pouvons lutter contre la 5ème colonne. L'expérience a montré que bien souvent des renseignements en apparence insignifiants peuvent par recoupement procurer à l'ennemi des informations très précieuses — un numéro de régiment, le départ d'un officier peuvent lui permettre de faire des déductions qui coûteront la vie à plusieurs des nôtres. Méfions-nous tout particulièrement des réfugiés! Même parmi les Allemands qui, aryens ou non aryens, se proclament les victimes d'Hitler et font profession de violent antinazisme, combien y en a-t-il qui sont anxieux de rentrer en grâce auprès du Führer, fût-ce au prix d'une trahison envers le pays qui les a accueillis? Méfions-nous des Russes dont il nous est impossible de connaître les tenants et les aboutissants! Il se peut qu'ils soient de très braves gens, mais il se peut aussi qu'ils soient des suppôts de Staline, l'allié d'Hitler. Dans le doute abstenez-vous! Méfions-nous des communistes car ils proclament que leur véritable patrie est l'U.R.S.S., et l'U.R.S.S., est l'alliée de l'Allemagne.

Enfin méfions-nous des nouvelles sensationnelles qui se colportent sous le manteau et sont bien souvent d'origine allemande. Ne les répétons pas! Ne les propageons pas! Et, le cas échéant, faisons-en ressortir la stupidité. Quand on vient vous dire que 15 généraux français ont été fusillés place de la Concorde, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour dire que la nouvelle est fautive car: 1° — on ne fusille pas en France un général comme un lapin. Ces procédés n'appartiennent qu'aux Russes et aux Allemands. Dans les pays civilisés un général n'est condamné

qu'après un long procès devant le conseil de guerre. 2° — on ne fusille pas sur la place de la Concorde où les balles perdues auraient les plus grandes chances d'attraper quelqu'un dans la foule. Alors coupons les ailes à ces canards d'origine germanique qui sont une nouvelle forme de la guerre des

nerfs et tendent à ruiner le moral de la population. Prenons comme devise cette phrase qu'on lisait sur tous les murs de Paris pendant la guerre de 14: "Taisez-vous, méfiez-vous, les oreilles ennemies vous écoutent". Ce sera pour nous la meilleure façon de lutter contre la 5ème colonne. Carles GIEF

## Lettre de Belgique

### "Terreur sur la Pologne"

"Terreur sur la Pologne": tel est le titre d'un ouvrage sensationnel que vient de publier un de mes compatriotes qui fut pris par hasard dans la tourmente polonaise, retour d'un voyage en U.R.S.S. M. Paul Speyer, l'auteur, franchit la frontière russo-polonaise moins de vingt-quatre heures avant l'envahissement de ce pays par les divisions allemandes.

Voilà un simple carnet de notes, mais combien poignant, relatant une agonie, celle de la Pologne, à la fois assailli par les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur. M. Paul Speyer, prisonnier malgré lui de la mêlée, dut vivre toute la campagne et les trois mois qui suivirent en Pologne, avant de pouvoir regagner la Belgique. Ce livre nous décrit les méthodes de la guerre totale, telle que l'entendent les Allemands. Il est étonnant que les Alliés n'aient pas prévu la réédition de cette stratégie en Norvège: Initiative de l'action, rapidité, et offensive sans cesse; à cela s'ajoute bien entendu la brutalité germanique. D'autre part l'auteur a subi, si l'on peut s'exprimer ainsi, tour à tour la domination russe et allemande. Et ces simples tableaux sont saisissants de vécu; ils montrent d'une part la destruction systématique d'une population par l'occupation allemande et d'autre part le manque d'organisation soviétique, autre occupation, peut-être moins cruelle à première vue, mais anéantissant par une atmosphère de bêtise.

Il constate, en pénétrant dans le pays des colonels le jour où l'on affichait l'ordre de mobilisation, la confusion totale qui régnait dans ce régiment, le patriotisme polonais mais dépourvu de cadres solides; confusion dont profite aussitôt l'aviation allemande terrorisant la population civile suivant un plan prévu et ainsi généralisant le désarroi déjà complet par lui seul. Il n'y eut jamais de front, déclare l'auteur, mais des résistances locales et magnifiques ont illustré le courage polonais, lequel, il faut l'avouer, manquait de chefs. Seconde constatation, les traités; il y en eut comme en Norvège, en Tchécoslovaquie, en Autriche. L'Allemagne débute toujours par miner l'intérieur du

pays qu'elle décide d'attaquer. Les traités étaient beaucoup mieux organisés que les défenseurs; chez eux, concordance dans les mouvements et surtout pas d'hésitations. Egalement la supériorité de l'aviation à toutes les autres armes est prouvée.

Ensuite, l'occupation allemande avec ses lois iniques, ses fusillades d'intellectuels, sa décision d'anéantir, par la déportation ou le simple massacre, la population polonaise des trois régions que le troisième Reich a décidé de s'annexer (Posnanie, Poméranie et Silésie). Le cinquième article du règlement d'occupation annonce: "Tous les Polonais qui n'ont pas encore saisi la différence entre vainqueurs et vaincus seront punis de façon exemplaire".

Regarder cela, dit Paul Speyer, et se taire: c'est être complice.

Du côté soviétique, on fusille un peu au hasard; les plus enthousiastes dans ce genre de célébrer le nouveau régime sont principalement les communistes du pays, qui satisfont tout simplement de vieilles rancunes. "L'essentiel", constate l'auteur, pour les Russes est de détruire."

Il a observé entre autres la profonde inertie de tout le système soviétique où le plus bête est la tête (parce que le moins dangereux) et encore il ne peut rien décider sans l'avis du commissaire. Tout est théorie chez les Soviétiques. On enseigne à coups de discours l'égalité, mais en réalité l'orgueil d'un chef illettré est sans pareil. M. Paul Speyer fut frappé particulièrement par le manque

d'esprit et de charité de la société soviétique et l'absence de toute politesse; si le nazi est cruel, le soviétique est bête et égoïste.

Combien d'années d'études avez-vous fait? demanda un lieutenant russe. Vingt ans, lui répond l'occidental, universitaire.

Quel manque de capacité! moi il m'a fallu deux ans pour savoir lire et écrire. La propagande communiste n'a plus d'effet sur le moral du soldat, dit-il. Voilà vingt ans qu'il entend les mêmes histoires. Il n'est pas fatigué, non, mais habitué." (Ceci explique bien des choses; nous pensons aux opérations militaires de Finlande).

Ce livre est préfacé par Fernand Rahier qui rappelle que l'auteur fut bien près autrefois d'admirer dans sa théorie la propagande soviétique. Sa déception est une leçon. Avertissement pour tout pays qui se sent menacé, mais principalement pour les neutres un peu trop confiants.

La conclusion qu'impose naturellement la lecture d'un tel ouvrage montre qu'il est urgent de passer à l'action et de répondre à l'Allemagne par une méthode forte analogue à la sienne.

Tous les neutres (ceux qui pensent bien entendu) savent que la victoire de l'Allemagne signifierait la fin de leur indépendance. Mais tout le monde sait que le jour où l'édifice allemand commença à branler, ce sera la révolte de tous les opprimés, mais pour cela il faut frapper l'édifice.

Jean GROFFIER.

## LA GUERRE ET SA REPERCUSSION SUR LE CANADA

"Plusieurs s'imaginent peut-être que la catastrophe qui s'abat sur les pays d'Europe ne peut nous atteindre, que l'Amérique est à l'abri et que nos nations pas beaucoup à souffrir si l'Allemagne était victorieuse. C'est une illusion!" La victoire de l'Allemagne aurait sur l'Amérique et sur le Canada tout particulièrement une répercussion funeste et dans le domaine spirituel et social et dans le domaine économique. — L. Lebel, S.J., aumônier général de l'U.C.C. dans "La Terre de Chez-Nous", 5 juin 1940.

# A LA DÉFENSE DE LA PATRIE

Suite de la première page — de salut public avec un sentiment de panique. Il s'agit simplement de parer à toute éventualité. L'invasion est possible, mais cela ne signifie pas qu'elle soit inévitable. Souvenons-nous du vieux dicton: "Une vigilance éternelle est le prix de la liberté."

Au reste, le service militaire, pour la défense de la patrie, est une chose qui s'impose, non seulement en temps de guerre, mais aussi en temps de paix. Nous espérons qu'une fois l'orage passé, le Canada continuera à maintenir sa propre puissance militaire.

Nous avons les droits et devoirs de toute nation indépendante. C'est de notre plein gré que nous sommes entrés dans le conflit. Théoriquement, nous pourrions signer un traité de paix séparément. Théoriquement encore, nous pourrions continuer notre résistance armée après une défaite éventuelle de tous nos alliés.

Or, nous sommes ici dans un domaine où le passage de la théorie à la pratique n'est pas une impossibilité. En d'autres termes, le Canada, devenu pays souverain depuis le traité de Westminster, a désormais l'obligation impérieuse, en paix comme en guerre, de maintenir une armée pour garder nos foyers et nos institutions. Le conflit actuel nous l'a enseigné de façon tragique. Et nous espérons que cette dure leçon n'aura pas été vaine.

Résumons: pas de conscription pour service outre-mer, mais mobilisation générale pour la défense de la patrie. Aucun citoyen ne refusera de défendre son pays.

Nous faisons appel à l'union sacrée de tous les Canadiens. L'avenir nous réserve de grandes choses, pourvu que nous ayons le courage de faire face aux réalités présentes.

J.-Ch. H.

**CIGARES WHITE OWL 5¢**

Deux Formats INVINCIBLE et STREAMLINE

"Les mots ne peuvent rendre justice à la saveur du White Owl."

**Gin MELCHERS**

NOTRE FAVORI NATIONAL

Produit de Melchers Distillers Limited, Montréal et Berthierville

**AVEZ-VOUS ENTENDU PARLER DE CE BREUVAGE SEC ET LEGER?**

**PARTOUT!**

On vante cette lager supérieure! Les qualités distinctives de ce breuvage SEC réhaussent l'excellence d'un repas. Son bouquet LEGER satisfait toujours!

**LA LAGER Frontenac 'Bleue'**

**Un Breuvage SEC et LEGER**